



Les cahiers de
PROSPECTIVE
Jeunesse

Numéro d'agrégation : P405048
Bureau de dépôt – 1050 Bruxelles 5

Cahiers – Volume 13 – n° 1 – 1^{er} trimestre 08

Cahier numéro 46

Dossier :

**Représentations,
préjugés,
stéréotypes,
des leviers pour agir**

Alcool et autres drogues :
le vrai et le faux

Usages de drogues :
qu'en disent les jeunes ?

Jeunes en bande : un stéréotype ?

**La dynamique de groupe au service
des représentations**

Original :
Bye Bye préjugés à Namur

Rédacteur en Chef
Etienne CLEDA

Secrétaire de Rédaction
Claire HAESAERTS

Mise en page

MEDIA
animation
communication & éducation

Comité de Rédaction

Etienne CLEDA
Claire HAESAERTS
Martine DAL
Bernard DE VOS

Comité d'Accompagnement

- Marie ABSIL, Chargée de projets, Fedito bruxelloise.
- Philippe BASTIN, Directeur d'Infor-Drogues, Bruxelles.
- Line BEAUCHESNE, Professeure agrégée, Département de Criminologie, Université d'Ottawa, Canada.
- Alain CHERBONNIER, Philologue, Licencié en Education pour la Santé, Question Santé asbl.
- Ariane CLOSE, Responsable de Projets, Modus Vivendi.
- Christel DEPIERREUX, Responsable de la Collection Education pour la Santé de la Médiathèque de la Communauté Française de Belgique.
- Bernard DE VOS, Directeur de SOS Jeunes-Quartier Libre.
- Damien FAVRESSE, Sociologue, ULB-PROMES.
- Manu GONALVES, Assistant social, Coordinateur du Centre de Guidance d'Ixelles.
- Pascale JAMOULLE, Anthropologue au LAAP/UCL et au CSM Le Méridien, Bruxelles.
- Patricia PIRON, Attachée Direction Promotion Santé, Ministère de la Communauté française.
- Micheline ROELANDT, Psychiatre.
- Gustave STOOP.
- Jacques VAN RUSSELT, Coordinateur Alfa, Liège, Président de la Fedito wallonne.

Couverture : Etienne SCHREDER

Dessins : Jacques VAN RUSSELT

Impression : Nuance 4, Naninne

Editeur responsable :

Loïc ANCIAUX de FAVEAUX

N° ISSN : 1370-6306



Les articles publiés reflètent les opinions de leur(s) auteur(s) mais pas nécessairement celles des responsables des « Cahiers de Prospective Jeunesse ».

Ces articles peuvent être reproduits moyennant la citation des sources et l'envoi d'un exemplaire à la rédaction.

Ni Prospective Jeunesse asbl, ni aucune personne agissant au nom de celle-ci n'est responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations reprises dans cette publication.

Publication trimestrielle

Abonnement annuel (Frais d'envoi compris)

	Belgique	Autres pays
Institution	24 €	28 €
Personnel	20 €	24 €
Etudiant	15 €	20 €

Prix au numéro : 7 €

Numéro de compte bancaire : **210-0509908-31**



Prospective Jeunesse asbl

144 chaussée d'Ixelles - 1050 Bruxelles

Tél: 02/512.17.66 - Fax: 02/513.24.02

E-mail : cahiers@prospective-jeunesse.be

Site Internet : <http://www.prospective-jeunesse.be>



Avec le soutien de la Communauté Wallonie-Bruxelles
(Communauté française de Belgique),
de la Loterie nationale et de la Commission communautaire
française de la région de Bruxelles-Capitale.



Représentation, préjugés, stéréotypes : des leviers pour agir

Dans le premier numéro des Cahiers de Prospective Jeunesse, en décembre 1996, Isabelle Stengers publiait un article intitulé : « *Représentation sociale et intervention* ». Ce texte demeure une référence pour le travail de formation et d'accompagnement des intervenants de Prospective Jeunesse. En effet, l'intuition originale, largement répandue aujourd'hui, était que pour aider les acteurs sociaux à adopter des attitudes préventives adéquates, il importait d'élargir, d'assouplir, de varier, d'enrichir leurs représentations à l'égard des usages de drogues et des usagers. C'est en prenant conscience du caractère subjectif de ces représentations et en les assumant que la relation avec le public est possible.

La richesse des formations interdisciplinaires proposées par Prospective Jeunesse tient en la rencontre d'acteurs d'horizons très divers. Ils sont invités à partager, confronter parfois, leurs représentations à l'égard de situations vécues. Ces échanges bousculent, obligent à sortir du cadre de références nécessaire et rassurant que chacun se construit pour vivre. Beaucoup en sortent transformés. Dernièrement, par exemple, un participant témoignait que le seul changement de regard qu'il portait sur l'usage de cannabis d'un proche avait permis, pour la première fois, d'entamer un dialogue, d'envisager d'autres possibles.

Près de douze années après le texte d'Isabelle Stengers, le temps est venu de mettre à jour nos connaissances à propos du concept de « représentations ». La psychologie sociale, parmi d'autres sciences sociales, s'est emparée du sujet et a développé une pensée élaborée à son propos. L'équipe du professeur Olivier Klein du Département de Psychologie sociale de l'ULB a relevé le défi de composer pour ce numéro un texte de synthèse original adapté à la question des usages de drogues. Ils nous montrent, entre autre, combien selon leur proximité avec le consommateur de drogue, les groupes sociaux partagent des discours différents vis-à-vis du phénomène, eux-mêmes associés à des attitudes distinctes vis-à-vis des usagers. Loin d'être le simple reflet de cette réalité, représentations et stéréotypes contribuent à la construire.

Ainsi, alors que l'alcool est l'une des drogues les plus toxiques avec l'héroïne et la cocaïne (il peut générer une dépendance forte et avoir un impact désastreux pour la santé de ceux qui en abusent), son usage est culturellement intégré et souvent valorisé : consommer de l'alcool fait partie des petits et des grands moments de notre vie. Il joue un véritable rôle de lubrifiant social. En est-ce la cause ou la conséquence, l'alcool est un produit légal et représente un poids économique important.

Souhaitant interroger cette banalisation de l'usage de l'alcool autant que la dramatisation des propos sur d'autres produits qualifiés de drogues, une campagne fédérale, c'est une première, a été lancée dans l'espace public. Sous le titre « Alcool et autres drogues. Le vrai et le faux », elle lance des affirmations chocs qui interpellent les spectateurs. Elles amorcent d'un apport d'informations et visent à susciter le débat, libérer la parole. Les « vrais fausses idées » partagées par beaucoup sont bousculées. C'est une entreprise de travail sur les représentations collectives dont l'un des concepteurs de cette campagne, Ludovic Henrard, explique les intentions dans ce numéro.

Nécessaires à la vie en société, les représentations sociales éclairent et orientent nos interactions. Sans elles, nous serions aveuglés, impuissants. Néanmoins considérer ces représentations comme des évidences ou des vérités empêche la rencontre avec la diversité des situations de vie. En travaillant avec et sur ses représentations, l'intervenant social s'offre un levier efficace pour agir avec chaque personne en partant de là où elle est et en respectant son chemin de vie.

Etienne Cléda
Rédacteur en chef

STÉRÉOTYPES ET REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE LA DROGUE ET DE SES USAGERS

QUAND LE SENS COMMUN S'AVENTURE DANS LES PARADIS ARTIFICIELS

Sabrina Pierucci, Laurent Waroquier et Olivier Klein¹

Les représentations sociales des drogues ont une influence sur la façon dont on perçoit les usagers. Selon leur proximité avec le consommateur de drogue, les groupes sociaux partagent des discours différents vis-à-vis du phénomène, eux-mêmes associés à des attitudes distinctes vis-à-vis des usagers. Les représentations sociales de la drogue peuvent être organisées selon deux axes : le vice et la maladie. Ces deux modèles sont associés à des stéréotypes différents du toxicomane, ce qui entraîne des conséquences précises quant au mode d'intervention envisagé. Dix ans après l'article d'Isabelle Stengers publié dans le premier numéro des Cahiers de Prospective Jeunesse, voici abordé et actualisé le concept, souvent galvaudé, de représentation sociale, particulièrement celles de la drogue et les stéréotypes qui y sont associés. Ce texte examine le rapport entre ces représentations et la «réalité» qu'elles prétendent décrire. Loin d'être le simple reflet de cette réalité, elles contribuent à la construire.

Mots-clés

- Représentations sociales
- Stéréotypes
- Toxicomanie
- Sens commun
- Métaphores

¹ Unité de Psychologie Sociale, Université Libre de Bruxelles

Contact : spierucc@ulb.ac.be.

L'écriture de cet article a été permise par deux subventions de la Communauté Française (ARC 06/11-342 et mini-ARC).

Le film *Requiem for a Dream* de Darren Aronofsky relate la descente aux enfers de Sara, une sexagénaire bien rangée qui devient peu à peu dépendante de pilules amaigrissantes. Elle finit par échouer dans un hôpital psychiatrique, où elle sera soumise à un traitement par électrochocs. Parallèlement, le film décrit les affinités croissantes avec l'héroïne de trois jeunes gens (dont le fils de Sara) en recherche de sensations. Leur trajectoire aboutira également à une issue funeste (prostitution, amputation d'un bras gangréné par les injections à répétition). Le film dévoile deux types d'assuétudes dont l'un (celui des jeunes gens) correspond aux représentations communes de la drogue (l'héroïne étant la drogue « par excellence »), de ses usagers (des jeu-

nes gens d'origine modeste) et des motivations qui les guident alors que l'autre, en revanche, désigne comme « drogue » une pilule amaigrissante (qui semble a priori inoffensive) et comme usagère une personne qu'on aurait peine à catégoriser comme « junkie ». L'attrait du film repose donc en partie sur une remise en cause des représentations sociales de la drogue. Quelles sont ces représentations ? Quelles fonctions remplissent-elles ? Peut-on les réduire à des « stéréotypes » inexacts, voire dangereux ? Telles sont les questions auxquelles nous allons tenter de répondre dans cet article, en jetant notre regard de psychologues sociaux sur le concept de représentation sociale, et en particulier, à propos de la « drogue » et de son usage.

Qu'est-ce qu'une représentation sociale ?

La notion de représentation sociale est utilisée communément pour désigner une opinion partagée par les membres d'un groupe social. Dans cette perspective, toute conception plus ou moins répandue d'un objet (que ce soit le réchauffement climatique, la colonisation ou le disco) est qualifiée de « représentation sociale ». Cette définition n'est pas véritablement fautive, mais elle est lacunaire et imprécise: elle ignore certaines caractéristiques essentielles du concept, tel qu'il est entendu en psychologie sociale, qu'il importe de souligner.

Premièrement, la représentation sociale n'est pas le résultat d'une interprétation « toute faite » que l'on assimilerait passivement (un peu comme nous apprenons la signification des feux de signalisation). Il s'agit au contraire d'un processus d'interprétation actif à travers lequel l'observateur construit sa propre interprétation de l'objet. Ce processus opère à partir de certains éléments de l'objet sélectionnés en fonction de leur compatibilité avec les savoirs préexistants et les normes en vigueur dans un groupe. Ainsi, la représentation des démences (comme la maladie d'Alzheimer) peut-elle s'ancrer tour à tour dans une représentation du processus de vieillissement « normal » (dont elle serait une version accélérée) ou dans une représentation de la maladie mentale (comme dysfonctionnements psychique ou cérébral). Selon l'un ou l'autre choix, on s'attardera plus volontiers sur certains symptômes.

En second lieu, dès lors que différents groupes sociaux sont susceptibles de se fonder sur des savoirs et des références distincts pour élaborer leurs interprétations, les représentations sociales d'un même objet se distingueront selon l'appartenance sociale des individus. Surtout,

celles-ci seront éminemment dépendantes de la position de ces groupes par rapport à des enjeux sociaux liés à l'objet de la représentation : la représentation de la marijuana n'est pas la même parmi les membres de la communauté rasta et ceux du parti républicain américain. A travers cet exemple on aborde une autre dimension qui différencie les représentations sociales des simples opinions. Dès lors qu'elle organise la position du groupe par rapport à certains enjeux sociaux, et par rapport à certains groupes concurrents, elle participe à la définition de l'identité de ce groupe en le situant socialement: la façon dont notre groupe *pense* un objet le positionne dans l'échiquier sociétal. Ainsi, parmi de nombreux psychologues, la représentation sociale du « psychiatre (perçu comme orienté sur le fonctionnement biologique et les thérapies médicamenteuses) s'oppose souvent à celle du « psychologue clinicien » (perçu comme soucieux du bien-être et adepte de psychothérapie n'impliquant aucune pharmacopée). Ces deux représentations antagonistes, et stéréotypées, reflètent un conflit dans la façon d'envisager la santé mentale. Cette divergence d'approches est elle-même tributaire de l'accès de chaque profession à des structures de soins et des rapports de subordination qui organisent leurs relations.

En troisième lieu, les représentations sociales tissent un cadre de référence qui permettra d'orienter et de guider le comportement des acteurs sociaux vis-à-vis de l'objet de la représentation. Ainsi, le fait d'envisager l'intelligence comme un « muscle » que l'on peut entraîner et améliorer ou, *a contrario*, comme un « don » fixe et programmé génétiquement (deux images courantes) encouragera-t-il des méthodes éducatives bien différentes. Si les représentations sociales influencent la pensée et orientent les comportements, elles sont également modulées par les actions des individus. Par exemple, des groupes minoritaires comme les

anti-prohibitionnistes peuvent contribuer au changement des représentations sociales de « la drogue »² dans une société donnée. Comme on le constate, les représentations sociales sont contraignantes mais, simultanément, elles ménagent la liberté des acteurs sociaux d'en créer de nouvelles, de les transformer, de les utiliser à leur avantage³.

Formation des représentations sociales

Moscovici, auteur de la théorie des représentations sociales, distingue deux types de savoirs : les savoirs experts et les savoirs profanes⁴. Les savoirs experts (par exemple, la théorie de la relativité telle qu'envisagée par des physiciens) sont guidés par le raisonnement logique et par des critères de validité empirique : ces savoirs sont validés en confrontant la théorie à l'épreuve des faits. Par contre, les savoirs profanes (dont les représentations sociales) sont élaborés afin de faire converger les points de vue et s'établissent selon une validité consensuelle et selon les valeurs qui guident le raisonnement. Ainsi, la représentation sociale de « l'islamisme », par exemple, peut-elle émerger non pas parce que cette représentation résiste à un examen empirique approfondi, mais parce qu'elle permet à une collectivité de faire sens d'un phénomène (par exemple, les attentats du 11 septembre). En d'autres termes, ces savoirs sont guidés par le sens commun et s'établissent en fonction des valeurs et des opinions partagées au sein d'un groupe d'individus. Les représentations sociales ne sont donc pas seulement partagées par validation du groupe, elles sont aussi générées par ce processus. Cependant les savoirs experts et les représentations sociales du sens commun ne sont pas pour autant indépendants, car les savoirs experts sont diffusés dans la société et transformés afin de devenir l'objet d'une représentation sociale.

Ainsi, Testoni et Zamperini⁵ se sont intéressés aux représentations de la drogue répandues au sein de certaines catégories professionnelles en Italie. Ils ont constaté que la toxicomanie peut être appréhendée comme une maladie, un malaise intrapsychique ou un malaise social. Ces interprétations découlent des différents savoirs scientifiques qui abordent la toxicomanie: la médecine, la psychologie et la sociologie. Ces disciplines orientent l'interaction avec le toxicomane et les traitements envisagés : pharmacologique, psychologique ou préventif.

Echebarria et al.⁶ ont mis en évidence l'influence des représentations sociales des drogues sur la façon dont on perçoit les usagers. Selon leur proximité avec le consommateur de drogue, les groupes sociaux partagent des discours différents vis-à-vis du phénomène, eux-mêmes associés à des attitudes distinctes vis-à-vis des usagers. Ces auteurs ont isolé trois représentations distinctes de la drogue. Selon la première, les problèmes de drogue peuvent être attribués à des carences familiales et dans une moindre mesure à l'échec scolaire. Selon la deuxième, ils s'enracinent dans la crise économique, la discrimination sociale, le chômage et affectent les personnes ayant une personnalité immature. Selon la troisième, nul n'est à l'abri de la toxicomanie et les problèmes de drogue ne relèvent pas de causes précises. Les personnes dénuées de contacts sociaux avec des personnes droguées et n'étant pas impliquées dans cette problématique ont tendance à adhérer à la première représentation. En revanche les personnes en relation avec des usagers, des amis drogués ou les personnes impliquées ont tendance à souscrire à l'une des deux autres représentations.

Représentations sociales et stéréotypes

A présent que nous avons caractérisé la notion de représentation sociale, il im-

2 Il faudrait sans doute parler « des » drogues. Mais, dans la mesure où l'objet peut être considéré comme singulier dans la représentation, nous n'optons pas pour le pluriel.

3 Voir LICATA L., KLEIN, O., & VAN DER LINDEN., 2006, *Sens commun et histoire. L'étude des représentations sociales*.

4 S. MOSCOVICI et M. HEWSTONE, 1983, *Social representation and social explanation*. From Naive to amateur scientist, dans M. HEWSTONE (ed.) *Attribution Theory. Social and Functional Extensions*, Oxford, Basil BLACKWELL.

5 TESTONI I. e ZAMPERINI A., 1998. *La rappresentazione sociale del tossicodipendente*, dans SALVINI A. e ZANEL-LATO L. (eds), 1998. *Psicologia clinica delle tossicodipendenze*. Lombardo Editore, Roma

6 ECHEBARRIA A. et al. ,1992. *Social representation of drugs, causal judgment and social perception*, dans *European Journal of Social Psychology*, 22, p. 73-84.



porte de s'attarder sur celle de stéréotype, qui relève également de la psychologie sociale, et est largement employée pour qualifier certaines représentations des usagers de drogue. Qu'en est-il du drogué « pervers », « malade » ou encore « fou » ?

Les stéréotypes désignent des « croyances généralement partagées relatives aux caractéristiques personnelles, souvent des traits de personnalité mais aussi des comportements possédés par des individus en raison de leur appartenance à un groupe social »⁷. Ces croyances sont issues du processus de catégorisation sociale, à travers lequel le système cognitif regroupe les individus qui l'entourent dans des catégories différentes. Selon la représentation commune mise à mal dans « Requiem for a Dream », on peut par exemple regrouper les consommateurs de cannabis, d'amphétamines, de cocaïne et d'héroïne dans la catégorie des « drogués » en excluant les consommateurs des « drogues licites » comme l'alcool et le tabac. Le fait d'inclure les uns et d'exclure modulera l'éventail de

traits et de comportements que l'on attendra des membres de cette catégorie. Par exemple, la consommation d'alcool est plus souvent associée à des traits positifs (tels que « jovial » ou « bon-vivant ») et à des contextes sociaux positifs (tels que la célébration d'événements importants) que la consommation de drogue.

Les stéréotypes ont une fonction pragmatique dès lors qu'ils orientent et justifient les comportements des individus et des groupes qui y adhèrent vis-à-vis de leur cible⁸. Par exemple catégoriser un individu comme « drogué » pourrait nous induire à refuser de lui prêter de l'argent. Les drogués ne sont-ils pas manipulateurs et peu dignes de confiance ?

Bien que les stéréotypes puissent entraîner des conséquences indésirables telles que la discrimination, ils ne sont pas nécessairement négatifs. Ainsi, leur première fonction consiste à simplifier l'environnement social. Lorsque, alités dans une chambre d'hôpital, nous catégorisons l'individu équipé d'un stéthoscope qui nous rend visite, comme un médecin, cela

7 KLEIN, O. et POHL, S; 2006. *Psychologies des stéréotypes et des préjugés*. Editions Labor, p. 11.

nous permet de négliger une foule d'informations non pertinentes qui auraient inutilement mobilisé nos maigres ressources cognitives. La seconde fonction consiste à mobiliser l'apprentissage passé. Ainsi une fois le visiteur catégorisé, je peux inférer une série d'informations à son sujet : il peut m'examiner pour essayer de déterminer la cause de mon mal de ventre, il peut me prescrire des médicaments... La troisième fonction, déjà abordée plus haut, consiste à orienter les comportements. Par exemple je peux m'adresser au médecin pour lui demander de m'examiner. Enfin la dernière fonction consiste à ordonner l'environnement. Grâce à cette fonction il est possible de mettre en relation la catégorie « médecin » avec d'autres catégories pertinentes telles qu'infirmier, sage-femme, patient...

Dans le cas de la drogue, les stéréotypes peuvent être considérés comme des éléments constitutifs des représentations sociales⁹. Ainsi, l'image de la substance et de ses effets, cœur de la représentation sociale de la « drogue », permet de définir les motivations de l'usager et de sa trajectoire. De même, la représentation des lieux dans lesquels le « trafic » et l'« usage » de la drogue se pratiquent (quartiers à l'abandon ? bureaux d'affaires ?) définit l'ancrage social de l'usager et du « dealer », élément central des stéréotypes, complémentaires, de ces deux acteurs. Ces stéréotypes sont donc une des pièces du « puzzle » qui organise les représentations sociales de la drogue. A chaque représentation ses stéréotypes et vice et versa.

Les différentes représentations sociales de la drogue

Nous décrivons ici deux approches des contenus des représentations sociales de la drogue. L'une se fonde sur la notion de métaphore, l'autre sur l'opposition entre « vice » et « maladie ».

Les métaphores

Comme nous l'avons déjà évoqué, l'inclusion d'une substance psychotrope dans la catégorie « drogue » ne dépend pas exclusivement de ses effets physiologiques. Zamperini¹⁰ nous rappelle qu'il n'existe pas de drogue dans la nature mais bien des poisons naturels. Le concept de drogue est donc tributaire de discours relevant de différentes sphères de la société: le discours de la Loi, de la Culture, de l'Histoire, etc. Par conséquent, une définition du toxicomane ne peut se référer à la relation individu-substance mais doit plutôt se référer à la relation individu-substance-société.

Ce qui conduit Zamperini à examiner les différentes métaphores utilisées au fil du temps et dans différentes cultures pour décrire la drogue et son usage. Selon les contextes sociaux, la drogue a tantôt été appréhendée comme une substance magique, tantôt comme la mort, comme le mal, mais aussi comme la vie, un remède, une nourriture, un carburant, un objet ou une image. Pour illustrer la métaphore « magique », on peut citer l'exemple de l'avènement des antibiotiques. A partir des années 1940, les antibiotiques ont été accueillis par les médecins et la société comme une véritable potion magique. Dans certains contextes religieux, la drogue devient une plante divine. Par exemple, chez les Indiens du Mexique, le peyotl est considéré comme une plante sacrée et est utilisé dans des rituels religieux, divinatoires et thérapeutiques. La métaphore de la mort est fréquente dans les milieux conservateurs et prohibitionnistes. Dans le même univers symbolique, la drogue est également appréhendée comme « maléfique », « diabolique », « assassine » dans des formes variées de communications sociales telles que la télévision, les livres ou les titres de journaux. La métaphore du remède se retrouve surtout au sein des groupes de consommateurs chroniques. Dans cette pers-

8 VAN YPERSELE, L. et KLEIN, O., 2006, *Les stéréotypes*, dans VAN YPERSELE, L., 2006, *Question d'histoire contemporaine*, PUF, Paris.

9 DORAÏ, M., 1989, *Représentation sociales et stéréotypie*, dans Beauvois, J.L. et al. (Eds), *Perspectives Cognitives et Conduites Sociales (II)*, Del Val, Fribourg.

10 ZAMPERINI, A., 2002, *La costruzione sociale del tossicomane*, dans Salvini, A., TESTONI, I. et ZAMPERINI, A., *Droghe tossicofilia e tossicodipendenza*, UTET, Torino.

pective, la drogue est tantôt considérée comme un remontant qui permet de surmonter une situation difficile, tantôt comme un carburant permettant de se comporter de façon adéquate.

Une autre métaphore fréquemment utilisée chez les consommateurs épisodiques est celle de la drogue comme *objet*. Elle est alors un «instrument» permettant d'atteindre des états altérés de conscience. Comment ne pas penser aux «voyages» psychédéliques décrits dans le livre *The Doors of Perception* de Huxley¹¹ ou à certains films tels que *Fear and Loathing in Las Vegas* ou *Trainspotting*¹²). Ces périples psychédéliques souvent expérimentés par les Hippies dans les années 60 visaient à l'exploration de la conscience et à la recherche du sens de la vie.

Enfin selon la métaphore de la drogue comme une *image*, le produit permet à certains groupes sociaux de revendiquer un mode de vie particulier et d'exprimer leurs oppositions par rapport à d'autres groupes. On peut citer l'exemple de l'ecstasy dans les rave-party qui symbolise l'appartenance à une jeunesse émotionnellement libérée ou celui de l'usage des «barbituriques» chez les punks et les skinheads qui leur permet d'exprimer leur frustration vis-à-vis de la société.

Nous constatons à travers ces exemples que les expériences subjectives des consommateurs de drogue ne sont pas seulement un avatar des effets biochimiques de ces substances, mais dépendent aussi des représentations des usagers, qui se transforment dans le temps et l'espace. Les différentes métaphores que nous venons d'évoquer renvoient chacune à une construction sociale qui guide les jugements et les attitudes vis-à-vis de la drogue.

Vice et maladie

Selon Turchi, les représentations sociales de la drogue peuvent être organisées

selon deux axes¹³ : le vice et la maladie. Ces deux modèles sont associés à des stéréotypes différents du toxicomane, ce qui entraîne des conséquences précises quant au mode d'intervention envisagé. Selon le premier modèle, l'usager est considéré comme un pervers, qui choisit intentionnellement un comportement socialement inadéquat et moralement répréhensible. Dans cette perspective l'usager est considéré comme un criminel irresponsable, faible et violent qui tente de pervertir les non-consommateurs. Les modalités de réponse apportées au « problème » de la drogue sont également fonction du modèle adopté. Lorsque le toxicomane est considéré comme un criminel, il convient de le contrôler par le biais de différentes institutions de contrôle social (police, justice, famille). Selon le modèle médical, l'usage de drogues serait considéré comme une maladie et le consommateur de drogue est appréhendé comme une victime. Dans cette perspective, l'intentionnalité du sujet est exclue et le toxicomane est perçu comme malade, impuissant et anormal. N'étant pas considéré comme un criminel, une intervention répressive et judiciaire ne serait donc pas opportune pour solutionner le problème de la drogue. L'intervention visera plutôt à proposer au toxicomane de se soigner et éventuellement à protéger l'intérêt public. La figure de *l'escalade* selon laquelle l'usager de cannabis finit nécessairement par devenir un consommateur d'héroïne, répond aussi à cette logique : le cannabis constituerait une sorte d'agent contaminant de la pathologie.

Au gré des circonstances, les médias recourent à des éléments provenant de l'une ou l'autre de ces grilles de lecture. En cas de panique collective les toxicomanes sont souvent désignés comme boucs-émissaires. Pour s'en convaincre il suffit de songer à l'origine de l'épidémie de SIDA : dans les années 80, les personnes à risque étaient fréquemment regroupées sous le titre des 4 H : ho-

11 HUXLEY A., 1954, *The doors of perception*, UK, Chatto & Windus Ltd.

12 GILLIAM T., 1998 (USA); Boyle, D., 1996 (UK).

13 TURCHI, G. P., 2002, "Tossicodipendenza" *Generare il cambiamento tra mutamento di paradigma ed effetti pragmatici*, Upsel Domenighini Editore.

mosexuels, hémophiles, haïtiens, héroïnomanes.¹⁴

A travers leur discours, les médias ne donnent pas seulement des informations mais proposent des catégories interprétatives prêtes à l'emploi et jouent dès lors un rôle fondamental dans le processus de construction des représentations sociales.

Du rapport entre représentation et réalité

Il est tentant de considérer que les représentations sociales émanent de la réalité et qu'elles permettent de la représenter, fusse à travers le prisme d'une lentille déformante. Ainsi, on peut égrener la panoplie de biais cognitifs qui nous conduisent à percevoir la réalité telle qu'on voudrait bien la voir : l'erreur fondamentale d'attribution qui consiste à surestimer le poids des dispositions internes (traits de personnalités, motivations, compétences) par rapport aux facteurs situationnels dans l'explication du comportement d'un individu est un de ces mécanismes. Ainsi il est parfois tentant d'expliquer le comportement de l'utilisateur par des traits de caractère en accordant trop peu de poids aux circonstances qui l'ont amené à devenir toxicomane. Mais on pourrait citer d'autres biais : l'orientation des processus attentionnels et de la mémoire vers les informations attendues (on voit et retient plus facilement ce que l'on s'attend à voir) ou la tendance à interpréter les informations ambiguës en accord avec les stéréotypes en sont des exemples. On précisera que l'homme de la rue n'est pas le seul à succomber à ces biais, les « spécialistes » y sont tout aussi vulnérables.

Mais la psychologie sociale nous enseigne que la représentation ne découle pas uniquement de la réalité (fusse à travers le prisme de nos attentes) : on peut également considérer que la représentation crée parfois une réalité inexistante a

priori. Ainsi, selon la théorie de l'étiquetage (*labeling theory*¹⁵), la nature d'un comportement est établie en fonction de valeurs et les individus qui transgressent ces valeurs sont considérés comme *déviant*s. Par exemple, le consommateur de drogue peut se voir affublé de l'étiquette de « drogué irresponsable », tandis que ses autres qualités sont oubliées. Les individus tendraient alors à s'identifier à l'étiquette qui leur est attribuée et à intérioriser certains comportements qui lui sont associés. Ainsi qualifié, la cible de ce processus viendrait alors à envisager ces comportements comme les seuls qui la définissent. C'est donc à travers l'adoption de comportements irresponsables que l'individu qualifié de « drogué » obtiendra une forme de reconnaissance de son entourage. On peut alors parler de « prédictions créatrices »¹⁶. Ces prédictions amènent les individus à se comporter et à s'auto-représenter selon le rôle social qui leur est attribué. Ce mécanisme tend à renforcer et à justifier l'attribution initiale.

A l'appui de cette approche, Gallieni¹⁷ a mené une étude au sein de deux communautés thérapeutiques dont les représentations sociales de la drogue différaient. Dans la première, les rapports entre les soignants et les toxicomanes étaient organisés selon le modèle soignant/malade tandis que, dans la seconde, le projet thérapeutique visait à pousser les toxicomanes au développement et à l'autonomie personnelle. Les résultats ont montré que dans la première communauté, on observait une modification importante dans l'image de soi des sujets : les toxicomanes parvenaient à se définir comme des personnes « normales ». Cependant il subsistait un attachement au stéréotype du toxicomane : cette étiquette était toujours présente, tout au moins en référence au passé. De surcroît, chaque comportement déviant était attribué à la persistance de caractéristiques stéréotypiques des toxicomanes. Dans le

14 VEILLEUX, P., Le sida : 20 ans plus tard, dans *Psychologie Québec*, janvier 2002.

15 Voir LEMERT, E., 1967. *Human Deviance, Social Problems and Social Control*, Prentice-Hall Inc., New Jersey.

16 Voir MERTON, R. K., 1976, *Sociological Ambivalence and Other Essays*, New York, Free Press.

17 GALLIENI, N., 2002, *La rilevanza della rappresentazione di sé nel tossicodipendente*, dans Salvini, A. & GALLIENI, N. *Diversità, devianze e terapie. Strumenti, ricerche e interventi* in *Psicologia clinica*. Upsel Domenighini Editore.

deuxième type d'institution, les toxicomanes n'étaient pas définis en fonction de leur non-appartenance au groupe des personnes saines et le stéréotype du « toxicomane » perdait son importance au fil du temps.

Conclusion

Pourquoi s'intéresser aux représentations sociales associées à la consommation de drogue ? Dans le premier numéro de cette revue, la philosophe Isabelle Stengers¹⁸, parcourant la multiplicité des représentations sociales associées aux drogues, récusait l'idée selon laquelle la représentation découlait des caractéristiques de son objet. Elle arguait que « toute représentation de drogue n'est pas véridique, mais performative d'une

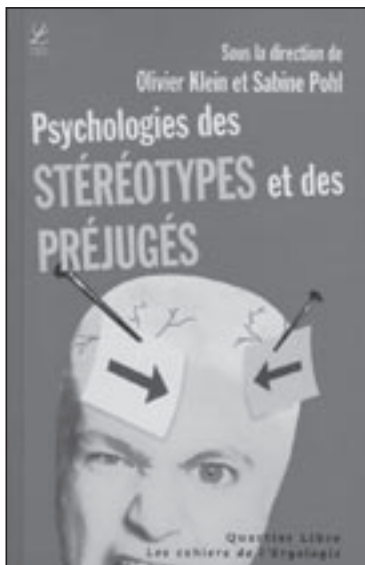
réalité ». Loin de simplement décrire les caractéristiques des drogues et de ses usages, les représentations influenceraient la réalité sociale en induisant, par exemple, certaines réponses et par là certaines formes de stigmatisation.

Au terme de ce parcours à travers la psychologie des représentations sociales, nous nous associons volontiers à ce constat au vu des conséquences pratiques des différents discours sur la drogue et ses usages. Comme nous l'avons constaté, il serait toutefois abusif de considérer ces représentations comme le reflet de préjugés irrationnels. A défaut d'appréhender les liens entre la représentation et son objet comme actifs, dynamiques et bidirectionnels, on ne pourra saisir la richesse du sens commun lorsqu'il se penche sur les paradis artificiels. ■

Psychologies des Stéréotypes et des Préjugés

Sous la direction d'Olivier Klein et Sabine Pohl

Collection Quartier Libre, Les Cahiers de l'Ergologie N°2, mars 2007



Âge, sexe, origine ethnique... autant de critères qui éveillent dans l'esprit une réaction immédiate, presque conditionnée. Comment l'humain en vient-il à catégoriser ainsi ses semblables ? Psychologie des stéréotypes et des préjugés s'intéresse à tous les types de stéréotypes. Mais il ne s'agit pas d'un inventaire. Le but est d'expliquer comment, dès notre plus jeune âge, nous sommes habitués à associer les apparences et les comportements, comment nous utilisons ensuite ces associations dans notre vie quotidienne et, enfin, comment elles affectent les groupes qui sont victimes de stéréotypes négatifs... Une étude rigoureuse mais aussi un pont entre la connaissance théorique (notamment en psychologie sociale et du travail) et la

vie courante : tous les propos sont illustrés par des exemples concrets (avec un accent particulier sur le monde du travail) et répartis en chapitres clairs. Un livre qui remet en cause la vision des stéréotypes comme nécessairement dangereux, faux et inadaptés : malgré les conséquences néfastes qu'ils engendrent, ils jouent un rôle essentiel dans la façon dont nous pensons à autrui et à nous-mêmes. Stéréotyper l'autre, c'est définir notre identité.

18 STENGERS I., 1996, *Représentation sociale et intervention*, dans Les cahiers de Prospective Jeunesse, Vol 1, n.1-2, p. 55-61.

ALCOOL ET AUTRES DROGUES: APPRENDRE À DISTINGUER LE VRAI DU FAUX

Ludovic Henrard¹

Les représentations sur les drogues restent très éloignées de la réalité des consommations de ces produits. Ces « vraies fausses » idées constituent autant d'entraves au dialogue et à la responsabilisation de chacun sur ces questions complexes. En déconstruisant certaines vraies fausses idées, la campagne « *Alcool et autres drogues. Le vrai et le faux* » diffuse une information adaptée sur les produits psychoactifs et les dépendances. Et sensibilise chacun à ces enjeux de santé publique et de société bien réels. Un premier exercice à répéter pour obtenir un impact significatif sur les comportements des personnes.

Mots-clés

- Alcool
- drogues illégales
- Représentations
- Réglementation
- Sensibilisation
- Campagne d'information
- Responsabilisation
- Autonomie

Un enjeu de Santé Publique

Dans notre pays plus de neuf adultes sur dix consomment au moins une drogue : alcool, cannabis, médicaments psychotropes, cocaïne,...). En fonction des produits utilisés et des modes d'usages, ces comportements peuvent provoquer un impact, parfois très négatif, sur la santé physique et mentale des usagers et de leur entourage. L'alcool et le tabac, les deux premières causes de mortalité liées à des comportements évitables, constituent sans conteste le problème prioritaire. Plus de huit adultes sur dix consomment de l'alcool et la consommation « à risque », « problématique » ou quotidienne concerne un bon quart de ceux-ci. Selon les estimations 1.800.000 enfants de moins de 15 ans et 300.000 partenaires (enfants, conjoint(e),...) subissent les conséquences négatives (problèmes relationnels, violences,) de ces consommations inadaptées.² Accidents de la route, violences, mortalité liée à la consommation, absentéisme au travail Le

coût social payé à l'alcool est aujourd'hui exorbitant.

En comparaison la problématique des drogues illégales reste marginale. Cela, que l'on observe l'étendue de la consommation ou les répercussions négatives de ces consommations sur les personnes et l'ensemble de la société. Des nombreux produits illicites en circulation (amphétamines, héroïne, champignons hallucinogènes, cocaïne, ecstasy,) seule la consommation de cannabis dépasse le seuil de la confidentialité. Les 25-34 ans caracolent en tête de classement : 25% des Belges entre 25 et 34 ans ont essayé le cannabis au cours de leur vie, 10% au cours du mois dernier, parmi lesquels un tiers consomme quotidiennement ou presque³. Seule une infime minorité consomme régulièrement d'autres drogues illégales. Ces constats étonneront certains car ils contredisent les intuitions de la majorité d'entre nous à l'heure de penser le sujet « drogues ». C'est un doux euphémisme, il existe une grande divergence entre la réalité des consommations et la

1 Directeur de la Fédito Bruxelloise

2 Eurocare, 1998 & Demarest, 2004.

3 (Demarest e.a., 2004), rapport ISP 2006, p. 26.

perception qu'en a « l'opinion publique » (entendez les citoyens, politiques, et médias peu sensibilisés à la question). Les discours plus ou moins alarmistes et les cadres réglementaires très variables allant de la prohibition à la commercialisation ne correspondent en rien à la toxicité intrinsèque des produits. Pas plus qu'à leurs conséquences réelles en termes de santé publique et de morbidité. Comment expliquer ce décalage entre impact de santé et nos représentations plus ou moins négatives, entre impact sur la société et les réglementations plus ou moins restrictives?

L'alcool roi

L'élément d'explication principal consiste en l'intégration culturelle ou non du produit, et l'intégration ou l'exclusion économique, juridique et sociale qui en découlent. L'alcool est l'exemple type de la drogue culturellement intégrée dans notre société. Elle est l'une des plus toxiques avec l'héroïne et la cocaïne. Elle peut générer une dépendance forte et avoir un impact désastreux pour la santé de ceux qui en abusent. Pourtant l'alcool est légal, ce qui ne choque heureusement personne. Mieux, ce produit est souvent

**Le cannabis c'est cool,
c'est une drogue douce.**

Vrai ou faux ?

Cool ou pas cool, là n'est pas la question. Il n'y a pas de drogue dure ou douce. C'est l'usage que l'on fait du produit qui peut être - dur - ou - doux -. Cela dépend des quantités prises, de la fréquence, de la concentration, du mélange éventuel avec d'autres produits, etc.

Et dans certaines situations (surtout en classe, au travail ou au volant), les effets peuvent poser de réels problèmes : perte temporaire de mémoire, diminution de la concentration, vertiges, somnolence, etc. À côté de cela, le fumage de haschich ou de marijuana devra peut-être subir d'autres effets négatifs... Avec la justice, par exemple.

Besoin d'aide ou d'information ?
www.infordrogues.be | 02 227 52 52

Avec le soutien du Ministère fédéral des Affaires Sociales et de la Santé Publique.

be

4 Selon l'European Road Safety Observatory: Alcohol (ERSO, 2006, voir http://www.erso.eu/knowledge/content/05_alcohol/alcohol.htm) et ETSC (2006), Traffic law enforcement across the EU (http://www.etsc.be/documents/Traffic_Law_Enforcement_in_the_EU_An_Overview_May_2006_ETSC.pdf). Voir aussi Commission Fédérale Sécurité Routière (2007), Etats Généraux de la Sécurité Routière 2007. Dossier conduite sous l'influence d'alcool, Retrieved november 2007, (<http://www.cfsr.be/Docs/Groups/CF5R%20GT%20alcool%20DEF.pdf>).



La Fédération Bruxelloise Francophone des Institutions pour Toxicomanes (FEDITO) fédère 18 institutions bruxelloises actives dans la prévention, la réduction des risques et les soins relatifs aux assuétudes. Notre secteur est composé de services d'information pour le public, de plusieurs centres de soins, d'un réseau de médecins, de services de consultations psychosociaux Ou encore d'un projet de réinsertion par le sport, de programmes de prévention des assuétudes dans les entreprises Ce qui pourrait s'apparenter au premier coup d'œil à une nébuleuse est en réalité la réponse pragmatique à un phénomène multiforme auquel aucune solution « toute faite » n'est applicable. Cette diversité, et le débat d'idées qu'elle implique, facilitent l'adaptation du secteur dans son ensemble à une réalité plurielle inscrite au cœur de notre société : la consommation de substances psychotropes.

Contact :
rue du Président, 55,
1050 Bruxelles,
02 / 514 12 60, fedito@brutele.be, www.feditobxl.be

valorisé : consommer de l'alcool fait partie des petits et des grands moments de notre vie. Il joue un véritable rôle de lubrifiant social. De par sa commercialisation et l'autorisation de la publicité, le secteur de l'alcool représente enfin un poids économique important.

Cette intégration culturelle présente des avantages. Elle est synonyme d'une connaissance générale minimale du produit, de ses effets, et des risques liés à sa consommation. Les parents, quand ils ne montrent pas le mauvais exemple, éduquent leurs enfants à une consommation raisonnable et indiquent les limites à ne pas (trop souvent) dépasser. En cas de problème de consommation, l'aide ou le conseil se trouve chez les parents, les proches, le médecin de famille ou n'importe quel acteur de proximité. L'alcoolique est considéré pour ce qu'il est, une personne malade, mais en aucun cas pour un criminel. Cela rend la démarche de demande d'aide moins pénible à entreprendre. A différents niveaux cette intégration permet donc d'éviter et de réduire les dégâts potentiels de ce produit. Si l'alcool constitue un problème de santé publique prioritaire, ne perdons pas de vue qu'une large majorité des consommateurs d'alcool n'a aucun problème de consommation..

Il serait cependant difficile d'éluder les effets pervers liés à cette proximité. Notamment la banalisation du produit, la

sous-estimation courante de la consommation, et les incohérences de la réglementation ... L'alcool constitue un problème de Santé Publique prioritaire ? Vous en trouverez à chaque coin de rue et dans les distributeurs automatiques On attribue « de 25% à 40% des accidents de la route à l'alcool »⁴ ? Les stations services en écoulent aux automobilistes... Retarder l'âge des premières consommations diminue les risques d'alcolodépendance ? Les stratégies publicitaires visant les plus jeunes restent légales... On reconnaît la nocivité potentielle de ce produit? La publicité pour l'alcool associe ce produit aux performances sportives, à la virilité, à la séduction, Cette banalisation se superpose à un tabou social puissant, une absence de débat de fond à propos de la consommation d'alcool, de sa place dans notre société et des mesures à prendre pour minimiser ses impacts négatifs. Le manque de programmes de sensibilisation, l'accès illimité, la publicité, la valorisation sociale du bon vivant restent de mise sans que l'on s'en émeuve de trop.

Les drogues criminelles

Faisons le grand écart et abordons les drogues illégales. Leur consommation reste relativement restreinte, leur toxicité moindre ou comparable à celle de l'alcool, et leur impact en termes de

Seul un usage répétitif pendant une certaine durée est susceptible d'entraîner une dépendance.

La majorité des personnes qui a consommé une drogue licite a arrêté ou consomme moins d'une fois par mois.

Même chez les personnes dépendantes, bon nombre parvient à arrêter définitivement de consommer. La dépendance n'est pas un phénomène automatique ou instantané.



santé publique très limité. Pourtant elles provoquent une grande inquiétude auprès du public, affolent les médias qui en perdent leur esprit d'analyse et enfin, elles tétanisent nos responsables politiques... Les produits psychoactifs illégaux, communément assimilés à « la drogue », réveillent les craintes et les phantasmes les plus négatifs. « La drogue », c'est la déchéance, la spirale vers la déchéance, le vice incarné. Le consommateur de drogues illégales, c'est le drogué, le tox... Au mieux un pauvre type. Plus souvent un criminel en bonne place dans le hit parade des sapeurs de système, un élément à combattre coûte que coûte pour la sécurité de nos enfants et le maintien d'un minimum de valeurs.

Les médias jouent un rôle amplificateur. Le thème des drogues illégales est un must, une valeur sûre qui fait peur et fait vendre. Le ton du discours est souvent alarmiste, axé sur le sensationnel et la criminalité. Pensons aux différentes variantes du « sous l'emprise de la

drogue, il commet l'irréparable », à ces nombreux articles liant drogues et criminalités : saisies, trio drogues-armes-terroristes, ou plus récemment au cannabis qui rend fou, ...

Le (non) cadre législatif actuel est-il dû à nos représentations ? Ou inversement ? Quoiqu'il en soit la prohibition actuelle entraîne l'impossibilité de contrôler la qualité des produits qui circulent et expose les consommateurs à des risques accrus pour leur santé. Il amplifie et légitime à son tour ce phénomène de rejet généralisé en faisant *de jure* de l'usager de drogues illicites un criminel.

Dans cette ambiance délétère le responsable politique a plus à perdre qu'à gagner. Même conscient de l'hypocrisie et des incohérences de la réglementation actuelle, quel politique suicidaire voudra passer pour celui qui transformera nos chères têtes blondes en plantes ou en criminels ? En attendant, le « discours dominant » associe les consommateurs de drogues illégales à des criminels et les

maintient dans la stigmatisation, la marginalisation, et la désaffiliation sociale.

Modifier les représentations

Entre l'alcool et les drogues illégales c'est donc le jour et la nuit, le légal et l'illégal, le valorisé et le stigmatisé. Pourtant nous parlons de drogues. D'autres éléments sont communs. A commencer par le tabou social qui rend difficile d'aborder ces sujets sur le fond. Que l'on aborde l'alcool banalisé ou les drogues diabolisées, de nombreuses considérations (sécuritaires, politiques,...) viennent perturber un débat qui devrait en priorité porter sur les actions à mettre en œuvre pour préserver au maximum la santé du plus grand nombre en valorisant la responsabilisation des individus.

Une conséquence de ce manque de débat consiste en l'absence de grandes lignes directrices et d'objectifs à atteindre sur le plan de la santé. L'inexistence d'un cadre général d'action constitue par conséquent un autre élément commun. Objectifs de santé à atteindre et cadres de réglementation nécessiteraient d'être adaptés en fonction des différents produits, de leur dangerosité et sur bases de programmes et de réglementations ayant démontré leur efficacité. Que ce soit pour l'alcool ou les drogues illégales certaines contradictions sautent aux yeux. Par exemple en autorisant encore la publicité pour l'alcool, l'Etat permet aux alcooliers de cibler et de fidéliser un public fragile et stratégique : les plus jeunes. En même temps on entend parler d'interdiction de la vente aux mineurs. Va-t-on bientôt autoriser

la publicité visant un public qui n'a légalement pas accès au produit ? Pour les drogues illégales, l'Etat maintient la prohibition des produits et la criminalisation des consommateurs malgré l'inefficacité avérée de ces dispositifs. Il se prive par la même occasion des outils pouvant préserver la santé de ses citoyens : contrôle de qualité, déstigmatisation des consommateurs, réglementation adaptée aux réalités sociétales.

Enfin, dernier point commun, on réalise la difficulté de changer les comportements sans une approche globale et volontariste impliquant un grand nombre d'acteurs :

professionnels de la santé, de l'éducation, médias, politiques, forces de l'ordre,... C'est en combinant des mesures réglementaires (prix, disponibilité, répression,), de prévention et d'information, et la formation de profession-

nels que l'on peut espérer responsabiliser chacun face à ses consommations. En n'oubliant pas que certains abuseront toujours, par choix, informés des risques qu'ils encourent, pour changer de réalité, peu importe la loi, le niveau d'information et l'éducation générale par rapport aux produits.

Une campagne d'information, pourquoi faire ?

Les fédérations bruxelloise et wallonne des institutions pour toxicomanes (FEDITO), et leur homologue flamande (VAD) regroupent les professionnels actifs dans le domaine des drogues et des dépendances. Actives à l'interface du terrain, des décideurs politiques et des

**La drogue,
quand on commence,
on ne peut plus arrêter.
Vrai ou faux ?**

relayeurs d'opinion, elles sont directement confrontées à ces représentations plus ou moins biaisées. Elles constatent aussi leurs effets négatifs : débat politique et de société difficiles, rejet et stigmatisation des usagers de drogues illicites, réglementations inadaptées, absence d'objectifs clairs ...

FEDITO et VAD sont parties de ces constats pour organiser la campagne de sensibilisation « Alcool et autres drogues. Le vrai et le faux ». Cette première action du genre en Belgique représentait l'occasion idéale pour déconstruire certaines de ces représentations qui constituent autant de freins à une approche plus nuancée et pragmatique de ces phénomènes.

En affirmant, sur un ton parfois décalé, une série de contre vérités, de vraies fausses idées touchant différents produits psychoactifs, l'objectif était de susciter une réflexion sur les produits et les consommations dans notre société. Qui n'a jamais entendu « *On commence par un joint et on finit à l'héroïne* », « *un verre d'alcool et un joint c'est kiff-kiff* », ou « *pour arrêter il suffit de vouloir* », ... ? Il s'agissait précisément d'interroger ces préjugés et de fournir une réponse adaptée aux questions posées. La campagne « Alcool et autres drogues. Le vrai et le faux » vise donc à informer et à faire réfléchir en évitant des résultats contre-productifs. Dans ce domaine très sensible, il s'agissait notamment d'éviter de choisir de « vraies fausses » affirmations qui auraient pu être lues au premier degré et ainsi renforcer la stigmatisation des usagers ou certains préjugés tenaces.

Informers, faire réfléchir, provoquer le dialogue. Les objectifs de ce premier exercice médiatique d'envergure peuvent paraître modestes mais il faut rester réaliste. Les slogans médiatiques, forcément courts, voire parfois réducteurs,

sont vite oubliés par le public entre deux articles ou deux autres publicités. Une campagne médiatique ponctuelle ne peut avoir un impact significatif sur les préjugés et les comportements de consommation de la population. Changer les représentations et les habitudes représente un travail d'éducation permanent à maintenir sur le long terme. Ce processus passe par le dialogue et certains acteurs ont donc un rôle crucial à ce niveau. Rien ne peut remplacer le dialogue entre proches, au sein de la famille. Les acteurs de l'éducation sont également en première ligne pour aborder ces enjeux et responsabiliser les plus jeunes. Les professionnels de la santé enfin peuvent aussi exercer une action de sensibilisation et d'éducation au quotidien.

Avec cette campagne FEDITO's et VAD ont posé les bases sur lesquelles d'autres actions devraient s'organiser dans un futur que nous espérons proche. Des actions plus ciblées sur certains publics prioritaires afin de les atteindre avec des messages plus spécifiques. Des actions moins médiatiques mais plus en profondeur et inscrites dans la durée via les professionnels de la santé et de l'éducation. Egalement la création de supports d'informations permanents et utilisables par les différents acteurs concernés.

De nombreux obstacles entravent la bonne marche vers une gestion plus cohérente des consommations de produits psychoactifs. En rappelant l'évidence niée au quotidien par le plus grand nombre dans le domaine des drogues, nous sommes en première ligne de cette politique de responsabilisation et d'éducation à tous les produits psychoactifs légaux et illégaux. Un objectif impossible à atteindre sans qu'une série d'acteurs clé, médias, responsables politiques et acteurs d'éducation au sens large, ne prennent pas leur part de responsabilité. ■



iDA (information sur les Drogues et l'Alcool) asbl réunit les trois organisations de coordination sectorielles actives dans le domaine de l'alcool et des autres drogues en Belgique : Vereniging voor Alcohol en andere Drugproblemen vzw (VAD), et les fédérations des institutions pour toxicomanes bruxelloise et wallonne (FEDITO wallonne et FEDITO bruxelloise). Ces fédérations représentent et coordonnent plus d'une centaine de services spécialisés dans le domaine de la prévention, de la réduction des risques, des soins et de la réinsertion des personnes dépendantes aux drogues légales et illégales.

VAD et FEDITO's combinent leurs expériences et leurs expertises au sein de l'asbl iDA afin de fournir une information au grand public et aux professionnels les plus concernés par la thématique des drogues légales et illégales. iDA asbl est subventionnée par le Ministre fédéral des Affaires Sociales et de la Santé Publique, dans le cadre du Fonds de lutte contre les assuétudes.

Infos :

<http://www.infordrogues.be/ida/index.html>

USAGE DE DROGUES : NORME PÉNALE ET REPRÉSENTATIONS CHEZ LES JEUNES

Bruno Valkeneers¹

Lors du dernier festival de Dour, en juillet 2007, nous avons entrepris un travail d'observation auprès des jeunes. Il s'agissait, au travers d'entretiens de groupes, d'évaluer la perception qu'ont les jeunes de la politique belge en la matière. Notre objectif étant de répondre au mieux aux attentes du public dans nos actions futures visant la prévention des risques pénaux liés à l'usage de drogues illicites. Il ne s'agissait donc pas de mener une étude approfondie selon les critères stricts d'une recherche scientifique. Nous avons travaillé sur les bases d'un document comprenant une dizaine de questions ouvertes destinées à ouvrir la discussion en laissant la parole au public. Notre modeste démarche a toutefois révélé des éléments au-delà de l'objectif que nous nous étions fixé. Il s'agit de données intéressantes sur les représentations à l'égard des drogues et des consommateurs véhiculées au sein des groupes de jeunes, celles auxquelles ils s'identifient, celles qu'ils rejettent. Nous verrons combien ces données sont conditionnées par les messages diffusés sur les drogues.

Mots-clés

- Représentations
- Festival
- Jeunes
- Usages de drogues
- Loi
- Liaison Antiprohibitionniste

¹ Coordinateur de la Liaison Antiprohibitionniste

La sélection de l'échantillon

Nous avons rencontré notre public et réalisé nos entretiens de groupes dans le camping du festival de Dour. C'est en allant à la rencontre des gens que nous avons sélectionné les candidats avec pour seuls critères : l'âge (entre 18 et 25 ans) et le respect de la parité entre garçons et filles. Nous n'avons éprouvé aucune difficulté à réunir trois groupes de dix personnes. La participation rémunérée des candidats est probablement une explication raisonnable au succès des groupes, mais elle n'est pas la seule. Nous avons constaté un réel engouement participatif auprès du public interrogé. Involontairement,

nous avons sélectionné en majorité des consommateurs de drogues, sur trente personnes rencontrées seulement deux ont déclaré spontanément ne jamais avoir consommé de drogues illégales. Certes, les festivals de musique sont des contextes privilégiés d'expressions diverses parmi lesquels la consommation de drogues. Malgré tout, notre sélection involontaire est révélatrice de la diversité sociale de celle-ci. Nous sommes loin du scénario le plus tragique de la consommation trop souvent mis en scène par les médias et les autorités publiques. Nous ne sommes pas non plus en présence de déviants malades qui abusent forcément

des drogues. C'est un élément intéressant de réflexion de nature à remettre en cause le fantasme collectif sur les drogues et ses représentations. Il met en avant le processus d'acculturation de la prohibition véhiculant un savoir orienté à mille lieux de la réalité.

Le savoir à partir duquel les individus (consommateurs ou non consommateurs) construisent leurs représentations dépend, très clairement, de la définition sociale des drogues et de leurs consommateurs telle qu'elle est véhiculée par la politique en matière de drogues et la justice pénale. La consommation de drogues légales, tel l'alcool et le café, par exemple, est normée de façon informelle par un ensemble d'usages et d'habitudes constitutif d'un savoir collectif très peu régi par la loi pénale. La consommation est inscrite dans les us et coutumes, elle est régulée socialement de façon informelle. La collectivité, est alors le principal mécanisme d'autorégulation de la consommation et de transmission du savoir par rapport aux drogues. C'est exactement le processus inverse que l'on observe lorsque l'on aborde la consommation des drogues illégales. Cette dernière est essentiellement régulée de façon formelle par la norme pénale. Cela oriente considérablement les discours et les représentations véhiculés à propos des drogues. Nous avons pu observer au cours de nos entretiens combien cette donne paralyse le développement et la transmission de normes permettant la gestion du risque lié à l'usage de drogues, et comment les tentatives entreprises pour éliminer les drogues illégales perturbent le développement des mécanismes de contrôle chez ceux qui décident malgré tout de consommer.²

Il n'est pas d'usage modéré de drogues possible

La politique actuelle en matière de drogues est encore imprégnée par l'idée

fausse qu'il n'est pas d'usage modéré de drogues possible, par conséquent aucune distinction n'est faite entre usage et abus de drogues. Mais, elle est surtout dominée par le discours médical consistant à assimiler le consommateur de drogues à un malade chronique qu'il convient de guérir. Progressivement, depuis l'avènement de la prohibition, le savoir inscrit dans les us et coutume de la société a été réprimé et remplacé par le modèle de pharmacodépendance. Dans cette perspective il est une conviction universelle consistant à affirmer qu'il est des produits si puissants qu'ils engendrent la dépendance physique et/ou psychique. Le comportement déviant du consommateur est assimilé à une maladie grave qui lui ôte toute capacité d'agir librement. Cette approche biaisée de la consommation de drogues s'explique notamment par le fait que la plus grande partie de nos connaissances à propos des drogues nous vient des consommateurs qui ont échoué dans les organismes d'assistance et/ou ont été l'objet d'un suivi médical et psychologique. On accorde peut, voir pas du tout, la parole aux usagers modérés de drogues illicites, cela génère une image homogène de la consommation qui ne correspond pas du tout au caractère hétérogène et à la diversité sociale de celle-ci. Ce modèle réducteur qui est le nôtre est aussi celui qui régit les messages de prévention véhiculés à l'attention de la collectivité. Ces messages ont la peau dure même parmi les consommateurs modérés qui n'adhèrent pas et ne correspondent pas à la définition moralisatrice et médicale de la politique en matière de drogues. Rappelons que la consommation de drogues n'était pas un critère de sélection des candidats au groupe de discussion, c'est spontanément que les participants ont abordé la question de leur consommation.

Lorsqu'on leur demande ce qu'ils pensent de la politique actuelle en matière de

La Liaison Antiprohibitionniste

La Liaison mène des actions de sensibilisation aux alternatives possibles à l'interdit pénal en matière de drogues. Elle stimule la réflexion à propos des drogues via l'organisation de débats, de journées d'études, de séminaires, de colloques... Elle met à la disposition du public un centre de documentation spécialisé et un site internet. L'association regroupe des acteurs de terrain confrontés aux problèmes engendrés par la prohibition de certaines drogues. Ils sont médecins, juristes, sociologues, philosophes, journalistes, usagers de drogues, etc.

Contact :
02 230 45 07
l.a@skynet.be
www.lialiaison.org

² KAMINSKI, D., *L'usage pénal des drogues*, De Boeck Université, Bruxelles, 2003, p 285.

drogues, ils la considèrent comme hypocrite et c'est surtout la loi cannabis qu'ils désapprouvent. Instantanément ils font la distinction entre drogues dures et drogues douces, la définition qu'ils en donnent est étonnante : « Les drogues douces c'est ce qui est naturel, les drogues dures celles qui sont chimiques. Les drogues douces sont moins nocives, on peut contrôler leur consommation, on n'est pas forcément dépendant. » Un autre n'est pas d'accord : « Cannabis, XTC, champignons et toutes les autres drogues qui ne sont pas additives sont des drogues douces ». Certains embrayent et disent : « beaucoup de jeunes en consomment alors autant légaliser les drogues douces ». Nous mettons en exergue ces considérations car d'une part elles étaient pratiquement unanimes au sein des trois groupes et d'autre part elles révèlent un trésor de représentations complètement grugées par le discours ambiant à propos des drogues. Ces déclarations sont révélatrices d'un manque évident d'information objective à propos des drogues. Même parmi les usagers les représentations sont davantage construites sur base d'idée reçue plutôt que sur les bases d'un savoir scientifique. Nous l'avons vu, la prohibition ne laisse guère d'espace libre propice à l'émancipation d'un savoir collectif, ritualisé à propos des drogues interdites. L'une des conséquences de la pénalisation de l'usage de drogue directement palpable au sein des groupes est clairement la genèse de fantasmes, de mythes à leur sujet. 98% des personnes rencontrées étaient consommatrices de stupéfiants, 100 % connaissait des personnes qui consomment. Il est fort probable que leurs représentations diffèrent de celles d'un public n'ayant jamais été en contact avec la consommation de drogues mais elles ont au moins un point commun : le manque de savoir collectif à propos des drogues.

Sans savoir collectif point de consommation sans risque

Aucun participant aux groupes n'a introduit la notion d'usage dur et/ou d'usage doux d'un produit, lui préférant l'opposition drogues dures et drogues douces, position dominante dans le débat à propos des drogues. Plus intrigant est leur classification des produits et de leurs dangers. Pour eux la nature du produit détermine la dépendance, ce qui est chimique (Cocaïne, speed, LSD, Héroïne) est forcément dur et incontrôlable, ce qui est naturel (Cannabis, champignons) est doux, leur usage peut-être contrôlé. Cette vision est dominée par le concept de pharmacodépendance, le produit est isolé systématiquement des facteurs humains et environnementaux. De plus elle est fantasmagorique, la nature aussi produit des drogues nocives. Ils conçoivent certes une dépendance possible aux drogues douces mais, dans leur imaginaire et leurs représentations de la consommation, elle est rare tandis qu'immédiate avec les autres drogues.

Ils racontent volontiers préférer consommer en groupe, à l'occasion de célébrations diverses car ils ne consomment pas à la maison. Peu de parents sont au courant de leur usage de drogues, selon eux ils ne comprendraient pas leur réalité. La prohibition s'est immiscée dans les familles, le dialogue est plus difficile, la transmission d'un savoir aussi. D'une certaine manière leur consommation est ritualisée, mais elle est limitée aux groupes auxquels ils appartiennent. Ils n'ont pratiquement aucun autre modèle de consommation, l'éducation aux drogues illégales ne se donne ni dans les écoles, ni dans les médias, ni ailleurs que dans leur groupe. C'est une conséquence dramatique de l'interdit, dans un même contexte des substances aujourd'hui autorisées, comme l'alcool et le café, finiraient inévitablement à être représentées de façon



erronée par la collectivité et par ceux qui malgré l'interdit en useraient. En l'absence de modèle de consommation nous n'éprouvons aucune difficulté à imaginer la consommation de ces produits détournée d'un usage normé. Au caractère illégal d'un produit s'ajoute les facteurs de risques liés à l'absence de contrôles sur la fabrication du produit, sa distribution et sa vente au détail.

Le jugement médical au détriment de la santé

Il n'est point possible par des règles formelles d'éradiquer la consommation de drogues, ces deux dernières décennies, celle-ci s'est même considérablement diversifiée. Et si l'on suppose que la prohibition est la norme la plus légitime pour réguler la consommation de certains produits, c'est certainement qu'elle s'est imposée à nous en procédant par acculturation. Au regard de nos entretiens, notre conviction, selon laquelle la politique actuelle en matière de drogues ne correspond en rien à une gestion responsable de la santé publi-

que, a été confirmée. Le jugement médical ne peut concevoir la consommation de drogues comme un événement positif. Cette vision dominante propage l'image du consommateur malade malgré lui, à la recherche d'une jouissance morbide. Elle a pour conséquence d'exclure la grande majorité des consommateurs du discours sur les drogues. Aucun des participants aux groupes ne s'identifie à cette représentation de la consommation, ils sont dès lors peu réceptifs aux messages de prévention fondés sur ce modèle. Il convient de nous interroger sur la validité, l'efficacité des politiques mises en œuvre dans ce domaine. Sans vouloir conclure à la nécessité absolue d'aller dans le sens d'une politique plus libérale dans le domaine, il me semble important d'envisager la consommation de drogues autrement. Reconnaître l'usage modéré de drogues sans l'assimiler forcément à l'abus, envisager le consommateur en tant qu'individu libre et responsable de ses choix sans en être forcément victime, seraient les signes d'un progrès considérable. ■

LA DYNAMIQUE DE GROUPE AU SERVICE DES REPRÉSENTATIONS

Damien Kauffman¹

Dans le cadre d'une formation, être en groupe c'est mettre en scène des mécanismes psychosociaux qui favorisent certains types d'apprentissage ayant notamment pour résultante la modification de représentations individuelles.

Mots-clés

- Représentations
- Dynamique de groupe
- Formation
- Prospective Jeunesse

De la grenouille aux représentations

Plongez une grenouille dans de l'eau bouillante. Se rendant compte de l'inconfort que génère cette situation désagréable, la grenouille s'empresse de ressortir, brûlée mais vivante. Plongez maintenant la grenouille dans de l'eau fraîche. Faites ensuite monter progressivement la température de l'eau jusqu'à ébullition. Cette fois, la grenouille n'y verra que du feu, ou plutôt n'y verra plus rien du tout puisque, ne percevant pas la différence de température, elle finira, la pauvre, par mourir ébouillantée.

Cette métaphore est utilisée pour illustrer les idées et croyances dont nous ne nous rendons pas (plus) compte tellement elles nous constituent et qui, parfois, nous créent des ennuis. Dans ce sens, agir « sur » les représentations, c'est viser à modifier les idées, les façons de penser et non les façons de faire ou les règles de fonctionnement des personnes.

Modifier les représentations n'est pas chose aisée tant elles apparaissent en général pour les participants comme cohérentes et vraies : pourquoi notre grenouille changerait-elle ce qu'elle pense de la température de l'eau si elle se repré-

sente que cette température est bonne pour elle ?

Imaginons maintenant que Pierre se représente qu'« il faut punir pour empêcher des usages de drogue problématiques ». Il agira dans ce sens avec Benjamin, son fils, et, par exemple, fera prévaloir des comportements de « sanction » aux dépens de ceux de « dialogue ». Cette attitude, au sens de Bénédicte, la maman, ne permettra pas d'aider leur fils à construire ce qu'il lui faut pour se protéger de comportements de dépendance. Travailler à partir des représentations respectives et respectables des parents peut permettre d'éviter des confusions voire des conflits et de les aider à mieux gérer la relation avec leurs enfants.

Des changements de représentation découlent souvent des changements d'autre nature (comportements, attitudes, savoir-faire et savoir-être) : l'idée que je me fais des choses va influencer la manière dont je me comporte face à ces choses. Ce type de changement peut conduire à être plus conscient des différentes réalités et perceptions d'autrui, à être mieux outillé face à la complexité des motivations et besoins d'autrui, à prendre distance sur nos attitudes qui sont parfois portées davantage par des

¹ Coordinateur de Prospective Jeunesse

préjugés que par des pensées mûrement réfléchies, enfin, à être mû davantage par la compréhension que par la réaction.

Sauvons la grenouille

Imaginons maintenant que les grenouilles soient capables de parler et mettons, dans le voisinage de notre première grenouille, une seconde, également plongée dans l'eau mais ne subissant pas d'augmentation de température. Vont-elles communiquer pour partager leurs différences de vécu et sauver la grenouille chauffante du danger qui la guette ? Comment amener des participants de formations à échanger voire, si nécessaire, à modifier leur point-de-vue ?

Voici ce que Pierre De Visscher¹ considère comme étant la définition (en partie) la plus précise qu'a élaborée Kurt Lewin concernant le « groupe » : « L'essence du groupe n'est pas la similarité ni la dissimilarité de ses membres, mais leur interdépendance. Chaque groupe peut être caractérisé comme une 'totalité dynamique' ; ceci signifie qu'un changement dans l'état d'une de ses sous-parties change l'état de n'importe quelle autre sous-partie ».

Pour citer une formule de Didier Anzieu² : « on peut conclure que les contraintes, librement débattues puis acceptées, par un groupe ou une équipe de travail, en vue de réaliser un projet qui leur tient à cœur, sont vraisemblablement moins frustrantes pour les participants que celles qui seraient imposées sans possibilité de discussion préalable. Toutefois, un changement stable des normes d'un groupe semble exiger la recherche et la détermination d'un nouveau consensus ; celui-ci est obtenu grâce à de larges possibilités d'expression qui permettent elles-mêmes une autorégulation ».

Pour Bertille Patin³ : « Parce qu'il est support d'élaboration, le groupe facilite

l'apprentissage. Il permet la coconstruction du savoir, et sa compréhension passe chez le sujet par un processus de clarification des représentations incluant croyances, valeurs chargées émotionnellement ».

Ces considérations expliquent pourquoi nombre de professionnels utilisant des situations groupales établissent la supériorité de la discussion en groupe par rapport à la conférence ou l'approche individuelle lorsqu'il s'agit de modifier les habitudes des personnes.

Collaborer de manière interactive, dans une perspective d'enrichissement mutuel et envisager les changements de point-de-vue en groupe (les participants sont eux-mêmes les objets de leurs perceptions, de leur analyse et de leur action) permet notamment de percevoir des éléments que, seul, on n'aurait pas pu inventorier, permet aussi de se réassurer dans ses besoins individuels, de développer son esprit démocratique et de s'entraîner à la prise de décision en groupe.

Le travail sur les représentations consiste à les récolter puis à déconstruire pour reconstruire certaines d'entre elles. Ce type de changement nécessite la prise en compte de trois composantes essentielles : 1- l'émergence ou l'explicitation de représentations individuelles, 2- la mise en comparaison des représentations du groupe (et de différences individuelles) et 3- l'expression des changements éventuels de ces représentations.

Pour y parvenir, plusieurs méthodes pédagogiques sont utilisées. Par exemple, c'est en faisant vivre aux participants des situations liées à leur pratique et en faisant émerger par eux-mêmes un contenu analysable que le groupe décèle ce qui doit être déconstruit puis reconstruit en matière de représentation. ■

2 DE VISSCHER Pierre, « Un construct égaré : celui de la dynamique des groupes restreints », Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale, 2006, n°70

3 ANZIEU Didier, MARTIN Jean-Yves, « La dynamique des groupes restreints », Presses Universitaires de France, Collection SUP, 1973, p 191

4 PATIN Bertille, « Le jeu de rôles : pratique de formation pour un public d'adultes », Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale, n° 67-68, 2005, p 5

UNE CHARTE DE LA TOLÉRANCE NÉE À NAMUR ET BYE BYE LES PRÉJUGÉS...

Monique Vassart, Pascale Frère et Vinciane Paoletti¹

Le premier décembre 2007, la journée mondiale contre le sida avait choisi pour slogan : « *C'est le sida qu'il faut exclure, pas les séropositifs* ». A Namur, ce jour là a été l'occasion de lancer une charte de la tolérance destinée à favoriser le bien-être des HoLeBi (« homos-lesbiennes-bisexuels ») et un site internet (www.buebyeprejudges.be). Ce projet s'inscrit dans l'action de sensibilisation menée depuis plusieurs années par la Coordination provinciale Sida Assuétudes (CPSA) et Namur Entraide Sida asbl avec le public « HoLeBi ». Porté par groupe de bénévoles, la charte et le site visent à lutter contre les préjugés et à renforcer le respect. Présentation.

Mots-clés

- Représentation
- Préjugés
- Homosexualité
- Participation
- Milieu de vie
- CPSA Namur



- 1 Coordination provinciale Sida Assuétude Namur
- 2 Article de M. Dorais, Faculté des sciences sociales, Université de Québec, Canada in « *Vulnérabilités des jeunes gays et risques de suicide. Synthèse de la journée d'étude du 17/7/2001.* »

D'année en année, les projets portés par des bénévoles issus du public « HoLeBi » se multiplient en collaboration avec la CPSA. Une nouvelle fois, la Coordination a lancé un appel en 2006 afin de réunir des personnes qui souhaitent s'investir concrètement dans des projets de terrain. Un groupe d'une trentaine de personnes s'est alors constitué et un état des lieux a été réalisé.

Il en est ressorti que ce public disposait de peu de lieux où il pouvait afficher sereinement son orientation sexuelle, que l'homophobie et la lesbophobie représentaient toujours une réalité et un obstacle au bien-être physique, mental et social. En témoignent les propos qui suivent, ils reflètent le vécu du groupe :

« *J'ai annoncé que j'étais lesbienne au bureau. Ce fut difficile au départ, il a fallu du temps pour que mes collègues laissent de côté les préjugés. Aujourd'hui, même si les choses se passent mieux, je me sens encore considérée comme « différente ».*
« *Tous les jours, quand j'arrive à l'école,*

je lis la même inscription sur le mur de récré : 'sal PD'. Cette injure me blesse. »
« *Au restaurant ou au cinéma, il est parfois difficile de retenir ses gestes de tendresse. A côté, vous avez un garçon et une fille qui s'embrassent langoureusement en public. Alors que nous, on n'est pas à l'aise, on ne peut pas exprimer publiquement nos gestes de tendresse.* »
« *On a beau savoir que l'homophobie est de ce monde, on ne s'y habituera jamais. Alors que nous marchions dans la rue avec ma copine, nous nous sommes fait traiter de « gouines » par un homme qui avait des gestes obscènes. On essaie de passer outre ce genre de comportements, mais c'est difficile au quotidien.* »

De nombreuses recherches démontrent combien le rejet social dans son milieu de travail, à l'école, lors d'activités de loisirs et de détente suscitent un sentiment de mal-être, de repli sur soi pouvant être source de dépression, de tentatives de suicide et de prises de risques accrues².

Il était donc pertinent de mener une réflexion sur ce sujet, de voir ensemble ce qui pourrait mener à un mieux être des HoLeBi.

Le groupe a souhaité développer un projet en réponse à ces réalités. Fallait-il créer un lieu d'ouverture ou ouvrir « l'esprit » dans les lieux de vies habituels ? C'est la deuxième option qui a été choisie. Comme en témoigne un bénévole, « plutôt que de travailler à créer un lieu d'accueil, on pouvait montrer que pas mal de gens sont tolérants et justement inviter ces personnes à le montrer. C'est de là qu'est partie l'idée de cette charte. Elle nous permettra d'identifier les personnes, les lieux qui traitent chaque être humain de façon égale quelles que soient leurs préférences, leurs façons d'être. »

C'est ainsi qu'est née une charte destinée à favoriser le bien-être et le respect de l'identité de chacun. Celle-ci est consultable sur le site www.byebyprejuges.be. Voici les six points qui la composent :

- Je considère les élèves, les employés, les patients... de la même façon, peu importe l'orientation sexuelle (lutte contre l'hétérosexisme)
- Je ne réduis pas la personne à son orientation sexuelle
- Je respecte la personnalité des gens
- J'écoute équitablement le personnel, les élèves, les patients... quelle que soit leur orientation sexuelle
- Je tolère les mêmes signes affectifs quelle que soit l'orientation sexuelle
- J'évite les propos et les actes homophobes (lutte contre l'homophobie)

Les signataires s'engageront à traiter de manière égale toute personne, quelle que soit son orientation sexuelle.

Ce n'est pas la quantité de signatures recueillies qui importe mais bien le nombre d'échanges, la réflexion, le questionnement que la présentation de la charte aura suscités chez ceux à qui elle sera

présentée. Parler du sujet, prendre conscience de la réalité de vie de certaines tranches de la population est une étape indispensable à une acceptation de la différence.

Après sa création, la charte a été « pré-testée » auprès d'un échantillon varié de signataires potentiels. Un logo a été réalisé grâce à un appel à projet dans une école d'infographie. Il est devenu la signature de la charte et sa carte de visite. Cette étape du projet a permis de parler à des jeunes élèves du thème des minorités sexuelles en les rendant acteurs dans la lutte contre les préjugés. Il a ensuite été question de construire un site grâce à quelques bénévoles experts dans le domaine.

Le 1^{er} décembre, Journée Mondiale du Sida, la charte a été présentée officiellement pour la première fois en gare de Namur, à l'occasion du passage du « train wallon de la prévention ».

Et ce, au son endiablé d'un groupe de djembés africains !

Plusieurs femmes et hommes politiques, des personnalités du monde culturel, sportif, médiatique étaient présents pour signer la charte et s'engager à la soutenir. Plus de 2000 personnes ont visité le stand présentant la charte et ont échangé avec l'équipe de professionnels et les bénévoles présents. La qualité des échanges, l'ouverture d'esprit témoignée par ces personnes ont été une grande surprise et le présage d'une large acceptation du projet.

La fête étant passée, le groupe réfléchit aujourd'hui tant à une stratégie de diffusion de la charte qu'à une méthodologie commune de présentation de celle-ci. Un travail de recrutement de nouveaux bénévoles est en cours afin d'élargir le groupe pour mobiliser de nouvelles énergies et susciter une nouvelle dynamique... ■



La Province de Namur via la CPSA, les asbl Namur Entraide Sida et Espace P... développent une politique coordonnée de prévention et de dépistage du VIH, des IST ainsi qu'une politique de réduction des risques liés à l'usage des drogues. Au regard des données épidémiologiques et sur base des « stratégies concertées du secteur de la prévention des IST/SIDA en Communauté française 2007-2008 », les actions s'orientent prioritairement vers des groupes de personnes dites plus vulnérables à savoir les usagers de drogues, les migrants, les prostitué(e)s et leurs clients, les jeunes et les HoLeBi.

Contact :
4, rue Dr Haibe
5002 Saint-Servais
081/ 721 621
sida.toxicomanie@province.namur.be

PARCOURS ET CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES ADOLESCENTS ÉVOLUANT DANS UNE BANDE

Frédérique Purnelle¹

Les adolescents qui adhèrent au phénomène de bande sont souvent méconnus et ne se réduisent généralement pas à l'image stéréotypée que l'on a bien souvent d'eux aujourd'hui. Psychologue à l'IPPJ de Braine le château (à régime fermé), Frédérique Purnelle est amenée à travailler avec des adolescents qui ont commis des faits qualifiés d'infractions, avec atteinte à l'intégrité de la personne. Parmi ces jeunes, certains participent à des délits commis en bande, bande qu'ils fréquentent assidûment ou non, bande qu'ils considèrent parfois comme une véritable famille.

Face aux mutations sociales, au flou des valeurs et alors que le passage vers l'âge adulte apparaît précaire, conflictuel, désorientant, la bande semble constituer une enveloppe et un support identitaire précieux pour ces jeunes en mal de repères et de contenants.

Mots-clés

- Adolescence
- Identité
- Bande
- Violence
- Rite de passage
- Interculturalité
- IPPJ

Une majorité des jeunes que j'ai pu rencontrer dans le cadre de ma profession ont vécu dans leur enfance ou dans leur adolescence des difficultés familiales, sociales, institutionnelles marquées par des injustices, des violences, des rejets. Ils sont régulièrement stigmatisés, que ce soit par la population en général, insécurisée par la presse et par les médias, ou parfois même par les professionnels qui ont tendance à ne percevoir que les aspects négatifs et dangereux que revêt la bande de jeunes. Le poids des stéréotypes et des jugements de valeur qui touchent notre perception des jeunes et de leur bande d'appartenance n'est pas à négliger, dans le sens où notre prise en charge peut en être insidieusement affectée. Certains adolescents que j'ai rencontrés se plaignent des interventions des professionnels qui se focalisent d'emblée sur leur adhésion à la bande, sans même s'interroger et s'intéresser à

leur individualité, à leur vécu personnel. Ce qui les conforte dans leur attitude défensive, voire revendicative à l'égard des adultes : leur discours, parfois vengeur, peut s'exacerber lorsqu'ils se sentent jugés et réduits à leur seule appartenance à la bande urbaine. En effet, le rôle des stéréotypes et des préjugés sur la prise en charge des adolescents peut nous empêcher d'avoir accès à la réalité de ces jeunes ou bien nous pousser à la réduire massivement: combien de fois ne nous sommes-nous pas dit que « tous les jeunes des bandes sont comme ça », alors que nous ne les connaissions pas réellement ? Combien de fois étions-nous sûrs de savoir ce qui était mal ou au contraire bon et juste pour eux ? Et si la bande de jeunes revêtait d'autres aspects que ceux généralement mis en exergue dans certaines idées préconçues telles que les comportements violents, menaçants et transgressifs ?

¹ Psychologue, IPPJ de Braine-le-Château fredpurnelle@yahoo.fr

L'objectif de ma démarche a été d'écouter l'histoire de vie de certains de ces jeunes, tout en essayant de dépasser leurs comportements visibles, risqués, dangereux, violents et de tenter de comprendre le sens que peuvent revêtir certaines de leurs pratiques en bande. Certes, certains adolescents peuvent présenter des pathologies clairement perceptibles, tout comme des conduites délinquantes manifestes à ne pas négliger ni à banaliser. Si certains jeunes ont été, à un épisode de leur vie, victimes d'injustices réelles ou perçues, ils peuvent aussi devenir acteurs de transgressions gravissimes. Mais d'autres aspects sont, me semble-t-il, à prendre en considération pour tenter de saisir la réalité de ces adolescents. Des aspects tels que l'affiliation et la solidarité réciproque, le soutien des jeunes entre eux dans les épreuves de la vie et la souffrance, les conseils prodigués les uns aux autres, les liens quasi familiaux qui se développent entre eux, les projets de musique et les autres activités qu'ils partagent. Ce sont ces aspects que je vais résumer ici en me reposant en grande partie sur mon expérience professionnelle de psychologue depuis 6 ans à l'IPPJ.

Il faut toutefois rester prudent dans le travail d'interprétation des récits des jeunes (ici des jeunes originaires de l'Afrique subsaharienne). En effet, d'une part, il faut reconnaître l'hétérogénéité des parcours de vie des adolescents. D'autre part, pour ce qui est des récits des adolescents qui m'ont été confiés, ma fonction de psychologue en institution peut introduire un biais dans le recueil de leur discours. Je dois admettre qu'il n'a pas toujours été aisé de ne pas céder à certains raccourcis ou suppositions simplistes, ou de démêler le vrai du faux, entre autres, car les adolescents sont, par principe, défensifs par rapport à l'intervenant. Leur code d'honneur leur dictait la prudence, voire le silence par rapport

à tout ce qui touche à la bande. Cependant, une réelle relation de confiance a pu s'installer avec certains d'entre eux au cours de la prise en charge. Le dialogue a sans doute pu être facilité par la différence de sexe : avoir en effet comme interlocuteur une femme en face d'eux reste moins menaçant pour leur « capital guerrier »². Approcher les jeunes de façon personnalisée (et non collective) en l'absence de tous préjugés, se faire accepter par eux, les placer dans une relation égalitaire de véritables partenaires, seuls à se connaître et porteurs d'un savoir et d'un témoignage, telles sont quelques-unes des lignes conductrices qui gagnent à être appliquées dans la rencontre et le travail avec les jeunes.

Qui sont les jeunes des bandes ?

L'expression « bande de jeunes » apparaît incertaine, difficile à définir dans la mesure où le sujet reste large, souvent dramatisé ou mythifié. Il semble délicat de définir la bande de façon définitive, sans risquer de la délimiter de façon rigide.

Dans la plupart des travaux publiés, la bande est généralement caractérisée par les actes délictueux et de violence commis par les jeunes qui la composent. Or, la plupart des adolescents que j'ai rencontrés parlent spontanément de la bande comme d'un groupe d'amis de longue date (la plupart se sont rencontrés vers l'âge de 11-12 ans). Certains se connaissaient déjà dans leur pays d'origine, quelques uns ont même fait le voyage ensemble vers la Belgique. D'autres ont leurs parents qui se côtoient ; la majorité d'entre eux habitent un même quartier, sont inscrits dans la même école, voire parfois dans la même classe. Ils ne sont pas seulement amis depuis plusieurs années, ils partagent généralement aussi les mêmes conditions de vie, des histoires de vie semblables, le même type de difficultés -

Ce texte est la synthèse d'un article plus long rédigé dans le cadre de la formation « Santé mentale en contexte social : multiculturalité et précarité » organisée conjointement par l'unité d'Anthropologie de l'Université Catholique de Louvain, le service de santé mentale « Le Méridien » et l'« Association des Services de Psychiatrie et de Santé Mentale » (APSY).

Cet article comprenant les récits des jeunes fidèlement retranscrits est publié intégralement sur le site www.uclouvain.be/formation-continue-mentale.

² Terme emprunté à SAUVADÉ, Th., *Le capital guerrier. Concurrences et solidarité entre jeunes de cité*, cité par JAMOULLE, P., *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, 2005.



entre autres familiales ou sociales -, les mêmes besoins et aspirations vis-à-vis de l'avenir. Par-dessus tout, ils revendiquent avec fierté leur appartenance identitaire au groupe. Ils insistent sur la couleur de peau, sur la dimension raciale comme élément fondateur de la bande : ici, le fait d'être Noir serait ce qui réunit, en priorité, les adolescents que j'ai interviewés.

F. Dubet³ analyse le phénomène de bande de jeunes en lien avec la désorganisation sociale observée ces dernières années : « les jeunes, en particulier, ont la capacité de construire d'autres modes d'appartenance, d'autres identités collectives face au monde qui se désorganise et se défait. Dans cette perspective, les bandes de jeunes sont une réaction « normale » à la désorganisation sociale. Elles reconstruisent des microsociétés et des microcultures là où la « grande » société n'est plus en mesure de le faire. Elles créent une solidarité et des règles là où la société n'est plus capable d'en proposer ». A l'adolescence, à défaut de pouvoir trouver leur place dans la société

et dans la vie, certains jeunes se définissent une condition sociale particulière qu'ils revendiquent, celle de jeunes qui appartiennent à une bande. Pour certains d'entre eux, l'adhésion à la bande serait alors une tentative de s'affirmer au sein d'une société qui exige trop d'eux, qui juge ou qui déçoit. Nous verrons toutefois que cette tentative d'affirmation sociale et identitaire peut prendre une dimension extrême en termes de symbolisation lorsqu'elle s'inscrit dans et par la violence, et en dehors de tout encadrement adulte.

La bande comme rite de passage ?

Du côté de l'adolescent, l'identification aux parents ou aux adultes en général ne semble aujourd'hui plus aller de soi. Face à l'ignorance et aux angoisses, certains jeunes ont des difficultés à affronter et à s'adapter à la réalité du monde social et à la Loi. Les modèles d'identification surexposés dans les médias (cf. les stars du show-business ou de la télé-réalité où la compétition est

3 DUBET, F., *A propos de la violence et des jeunes*, p. 6.

omniprésente) sont pour eux difficiles à atteindre et ne facilitent guère leur identification à un modèle réellement structurant et épanouissant. Face aux diverses possibilités (parfois contradictoires) de réalisation personnelle que leur offre la société, les jeunes peuvent se sentir confus, perdus, sans adultes fiables autour d'eux sur lesquels s'étayer. Pour de nombreux adolescents, l'entrée dans la vie adulte se réalise de façon simple et ils y trouvent goût. Mais pour certains jeunes, par exemple certains jeunes d'origine étrangère, le contexte migratoire, l'exil, les éventuelles difficultés d'adaptation dans le pays d'accueil, parfois l'éclatement des liens familiaux ou culturels, constituent des difficultés supplémentaires non seulement dans la gestion de la crise d'adolescence, mais aussi dans la transmission de valeurs et dans la construction identitaire. Pour certains adolescents en mal de repères familiaux et sociaux, en mal d'autorité, la bande serait-elle un passage « obligé » vers l'âge et le monde adulte, une période à traverser pour se sentir exister ?

Pour certains, la bande serait le lieu d'émancipation par rapport à l'autorité parentale. Leurs proches n'arrivent pas à les rassurer sur leur sentiment d'existence, ils se tournent dès lors vers leurs pairs et les questionnent sur leur valeur personnelle. En écoutant les jeunes qui appartiennent à une bande, revient souvent cette confusion entre l'exigence de se conformer aux règles en vigueur dans la société et le besoin de se singulariser, de montrer sa différence. Ils expriment bruyamment ce questionnement sur leur autonomie qu'ils extériorisent parfois dans des conduites explosives et violentes fortement remarquées, et ce faute de pouvoir répondre, seuls, aux attentes de la société moderne.

Dans les récits des jeunes, reviennent inlassablement les notions d'appartenance,

de virilité, de réputation, d'honneur et de respect, se rapportant toutes à leur quête d'une identité fière. Accomplir des prouesses, braver les obstacles, se faire respecter à n'importe quel prix, valent plus que respecter autrui. La violence apparaît là où il n'y a plus d'échange de paroles, plus de discussion possible, plus de partage de sens avec les autres, avec les adultes. Les passages à l'acte collectifs sont vécus par les adolescents des bandes comme d'intenses moments où ils se sentent vraiment courageux, spéciaux et respectés, et donc dignes de vivre. Dans la bande, le « faire ensemble » semble être recherché pour le plaisir et pour la sécurité qu'il procure au niveau d'un état de conscience censé être partagé par tous les membres du groupe. Il semble y avoir là une fonction initiatique, symbolique, qui peut parfois apaiser l'angoisse face au questionnement des jeunes. On peut donc observer une « coupure » chez les jeunes lorsqu'ils participent à certaines pratiques en bande, « coupure » qui les met dès lors en marge par rapport à ce qui est communément admis et attendu à l'extérieur du groupe, par la société.

L'adhésion des jeunes à la bande au moment de l'adolescence peut alors constituer un moment et un lieu transitionnels : la bande est choisie par ceux-ci pour tenter d'apprivoiser les obstacles et la crise. Elle peut former une tentative de rite de passage dans leur quête identitaire ou sociale: le fait « de penser, d'être, d'agir ensemble » semble avoir là une fonction symbolique, qui peut parfois apaiser l'angoisse face au questionnement et à l'incertitude des jeunes. Dans les différents récits, il semble que l'adolescent cherche en quelque sorte à dépasser une condition de vie vécue comme difficile, douloureuse, parfois humiliante ou faible, pour tenter d'accéder à une position sociale plus gratifiante et valorisée.

La violence a toujours existé chez les jeunes, mais elle apparaît plus spectaculaire aujourd'hui, comme si ses expressions n'avaient plus de limites. Il est par ailleurs étonnant de constater à quel point la solidarité entre jeunes est importante, voire même aveugle dans certaines situations : les rapports entre bandes dites rivales sont exacerbés, la lutte pour l'appropriation de territoire, pour le prestige et le pouvoir est clairement intensifiée. Leurs passages à l'acte collectifs, entre autres ces règlements de compte entre bandes, sont intensément vécus, de façon physique ou psychologique, comme si l'appartenance au groupe conférait aux jeunes un sentiment de puissance et d'existence particulier. Seule compte la cohésion du groupe. La solidarité des jeunes dans le

groupe peut à certains moments écraser, voire même effacer leur individualité au profit d'une quasi fusion entre les jeunes d'un même groupe, fusion sur les règles, les valeurs, les sentiments. Il semble que, dans un moment d'angoisse, de menace ou de plaisir et de défi, les jeunes « fassent bloc » sans pouvoir se poser aucune question ni prendre du recul. Le groupe peut alors primer sur le raisonnement individuel et lever la plupart des inhibitions. Dans les extraits de récits des jeunes, rares sont ceux qui parlent en leur nom propre : ils s'expriment généralement spontanément par le collectif, par le « nous ». Rares sont ceux aussi qui expriment ouvertement leurs émotions, au risque de ne plus être respectés ou être perçus comme faibles.



Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours. Sous la direction de Marwan Mohamed et Laurent Mucchielli, Paris, Editions La Découverte, 2007.

Dans ce livre une vingtaine de sociologues, d'ethnologues et d'historiens font le point des connaissances sur ces fameuses bandes de jeunes, depuis l'époque des « blousons noirs » jusqu'à nos jours, en France mais aussi dans d'autres pays et continents. Ils s'interrogent sur la genèse des bandes, sur leur nature exacte, sur leurs relations avec diverses formes de délinquance, sur la façon dont les institutions affrontent ce « problème », ainsi que sur sa construction médiatique et politique.

Cet ouvrage peut être consulté au Centre de documentation de Prospective Jeunesse. Le CDPJ est accessible le mardi de 10 h à 12 h, le mercredi et le jeudi de 4 h à 16 h et sur rendez-vous (02 512 17 66).

Ces pratiques transgressives et violentes au sein de la bande peuvent esquisser l'échec du processus du rite de passage dans son objectif d'intégration sociale: le jeune peut basculer dans des socialités marginales, dans la délinquance au lieu de « rentrer » dans la société.

La bande, un support identitaire pour jeunes en mal de repères ?

Pour certains adolescents, la question identitaire se résout-elle avec leur appartenance à une bande ? Ils se sentent peu à leur place dans les structures traditionnelles telles que celles de la famille, de l'école ou du travail. Ils sont souvent livrés à eux-mêmes, sans repères et ont tendance à chercher leurs réponses sociales et identitaires en dehors de ces structures, auprès de leurs pairs. Si on tente d'aller au-delà des apparences, faire partie d'une bande semble en effet constituer une tentative de se construire une identité dans la mesure où la reconnaissance des pairs permet souvent d'authentifier l'identité de l'adolescent. Face aux mutations et à la désorganisation sociale ambiante, les jeunes tentent de se bricoler des repères et des supports. Ils se créent une condition sociale particulière (l'appartenance à la bande) qui les rassure et qu'ils revendiquent.

Certains jeunes ont rencontré des difficultés dans leur parcours de vie, des difficultés d'ordre familial, relationnel, scolaire, social. Les adolescents que j'ai interrogés sont d'origine africaine ; les aléas de leur adolescence ont pu être complexifiés par certains aspects du contexte migratoire. Tous en général ont bien du mal à trouver leur place et à s'identifier aux adultes qu'ils considèrent comme stigmatisants à leur rencontre. Ceci peut augmenter leur méfiance et légitimer leur violence vis-à-vis du monde adulte, trop exigeant, trop per-

formant, trop superficiel à leurs yeux. Comment, dès lors, gérer leurs peurs, leurs angoisses, leur sentiment de ne pas être à la hauteur ? Sans doute, par une culture commune, « un esprit de communauté », disent-ils : la solidarité, la fidélité, l'honneur, le respect à gagner pour se sentir exister et développer sa valeur et son capital identitaire et social. Pour certains jeunes, entrer dans la bande équivaut à devenir « quelqu'un » ; pour d'autres, il s'agira de trouver une famille ou de reproduire des liens qui s'y apparentent. Les aînés endossent généralement le rôle « d'initiateur » vis-à-vis des plus jeunes adolescents. Leur quartier, le nom de bande qu'ils s'approprient et qu'ils défendent à corps et à cris, semblent constituer des enveloppes et des supports identitaires précieux pour ces jeunes en mal de repères et de contenant.

Face aux mutations sociales, au flou des valeurs, le passage vers l'âge adulte apparaît donc précaire, conflictuel, désorientant pour certains adolescents. On exige d'eux qu'ils soient à la fois conformes aux lois et autonomes, qu'ils allient performance et originalité, qu'ils se rapprochent d'un modèle communément admis, tout en s'en différenciant pour faire émerger leur propre personnalité. Opérations délicates à mener pour certains jeunes qui ont peu ou rarement autour d'eux des adultes fiables leur donnant envie de grandir et de s'identifier à eux. En outre, les rites assurant le passage d'un statut à l'autre, assurant la transmission des valeurs, se perdent dans une société où l'individu est finalement confronté à lui-même pour élaborer sa propre identité personnelle et sociale. Les adolescents doivent ainsi recomposer du « communautaire », du « symbolique », du « rite » sur lesquels s'appuyer pour grandir. L'apparition de la violence dans certains pratiques adolescentes (cf. délinquance, règlement

4 *Quels espaces et quels accompagnements pour le « grandissement » des adolescents*, in Jeunes. Du risque d'exister à la reconnaissance. 2006, p. 136.

de compte) et l'absence de contrôle et d'accompagnement par des adultes, pourraient venir témoigner d'un « raté », le rite ayant échoué dans sa fonction structurante de passage d'un statut à l'autre. Les adolescents cherchent à dépasser leur condition de vie plus fragile, voire humiliante, pour accéder à un statut qui leur apparaît plus valorisé et honorable.

Pour tous ces jeunes qui ne parviennent pas à trouver leur place, qui vont mal et qui le montrent, F. CHOBEAUX propose comme pistes de « refaire exister les pè-

res dans ces sociétés juvéniles des pairs, revenir à des symboliques marquant les seuils et les passages, cesser de courir après l'archétype de la jeunesse comme idéal sociétal corporel, mental, langagier, vestimentaire (...) »⁴. Si la bande peut être le lieu probable d'une élaboration identitaire et sociale intimement liée au groupe, l'accompagnement et le soutien d'adultes dignes de confiance et suffisamment « forts » pour permettre au jeune de se construire dans un rapport à soi-même et aux autres, restent essentiels pour tous ces adolescents que nous sommes amenés à croiser un jour. ■

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

J.-Y. HAYEZ.

La destructivité de l'enfant et l'adolescent. Clinique et accompagnement. Dunod. 2001.

P. JAMOULLE.

Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires. La découverte. 2005, p. 85-132.

D. LE BRETON.

L'adolescence à risque. Editions Autrement. Collection Mutations n°211.2002.

M. PARAZELLI.

La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue. Presses universitaires du Québec. 2002.

Sous la direction de A. TOUATI. *Jeunes. Du risque d'exister à la reconnaissance.* Téraèdre. 2006.

Articles

F. DUBET.

A propos de la violence et des jeunes.

F. HERVIEU-WANE.

Les nouveaux rites de passage. L'ivresse ici et maintenant. Mai 2007.

La construction de l'identité chez les adolescents issus de l'immigration africaine. Migrations et Société, vol. VIII, n°44, mars-avril 1996.

B. MOIGNARD.

Les bandes de « jeunes » : exclusivité adolescente ou groupes intergénérationnels ? Éléments de comparaison entre la France et le Brésil. Colloque « Adolescence » : entre défiance et confiance. Avril 2006.

T. SAUVADET.

Les jeunes « de la cité » : comment forment-ils un groupe ? Une analyse comparative entre trois terrains. Socio-Logos n°1.

STÉRÉOTYPES ET PRÉJUGÉS... EN IMAGES

Christel Depierreux¹

Parler des représentations que nous avons sur le monde revient à s'interroger sur la manière dont se construisent nos pensées. Les collections documentaires de la Médiathèque disposent de films qui pourront étayer le propos de ce numéro. En voici quelques-uns épinglés.

L'éducation reçue, l'origine sociale contribuent souvent à orienter notre façon de penser, nos comportements et notre façon d'agir. Comme entrée en matière sur la notion des préjugés, rien de plus intéressant que de se (re) plonger dans le travail de Jacques Duez.

PROPOS D'ENFANTS (TJ7461 - 42' - 1984 - VHS)

Instituteur de formation, il a baladé sa caméra dans les classes d'enfants qu'il côtoyait pour recueillir des propos d'enfants révélateurs des idées reçues, des concepts intériorisés sur divers thèmes, abordés dans l'ordre suivant: la poésie, être amoureux, le chômage, à propos des femmes, l'art (Bury et Armant), la lecture et la télévision. Un éveil à la réflexion philosophique !

Les relations entre les sexes s'ébauchent également dès le plus jeune âge. Les questions de genre s'expriment différemment d'une culture à l'autre, au travers des mots, par des mouvements de lutte pour l'égalité des droits ou par la violence.

UNE CHAMBRE À ELLE *ou comment la liberté vient* *aux femmes* (TH3919 - 2005 - 2 DVD)

«A toutes celles qui vivent dans l'illusion que l'égalité est acquise et que

l'Histoire ne revient pas en arrière, je voudrais dire que rien n'est plus précieuse que les droits des femmes.» B. Groult. Ce documentaire lui redonne la parole sur la situation des femmes aujourd'hui et s'approche ainsi au plus près d'une pensée constituée mais toujours en mouvement. Il est un témoignage précieux sur l'oeuvre et la vie de cette écrivaine de quatre-vingt-cinq ans dont l'actualité des idées mérite une nouvelle écoute.

Ni putes ni soumises *ITINÉRAIRE D'UN COMBAT* (TJ6335 - 2004 - DVD)

Au printemps 2002, quelques hommes et femmes des banlieues lancent l'appel «Ni putes, ni soumises», dénonçant le machisme et la violence sexiste. Ils entament une marche à travers le pays pour l'égalité et contre le ghetto qui culmine le 8 mars à Paris avec la Journée des femmes. A travers les témoignages de jeunes militants et de Fadela Amara, initiatrice du mouvement, mais aussi lors des débats et rencontres à travers toute la France, découverte de l'histoire d'un collectif, les enjeux de son combat et les valeurs qu'il défend: mixité, égalité, laïcité.

Note: Le programme est accompagné d'un livre «Le guide du respect», un petit ouvrage rédigé par l'association

Mots-clés

- Représentations
- Education
- Enfants
- Femmes
- Violence
- Immigration
- Handicap

La Médiathèque de la Communauté française de Belgique propose un vaste choix de documentaires, reportages et témoignages sur des sujets liés à la santé de l'être humain envisagé d'un point de vue holistique.

Elle dispose également d'une collection audiovisuelle « **Education pour la Santé** » de plus de 400 titres accompagnés d'une fiche pédagogique. Les médias sont sélectionnés par un comité d'experts pour leurs qualités scientifique, pédagogique et cinématographique.

Pour en savoir plus :
www.lamediatheque.be
(onglet « Thématiques »)

¹ Responsable de la Collection Education pour la santé de la Médiathèque de la Communauté française de Belgique



Amères saisons

Une bande dessinée de Etienne Schréder, Casterman, 2008.

L'auteur du dessin qui illustre la couverture des Cahiers de Prospective Jeunesse depuis leur création publie cette année une bande dessinée remarquable. « *Amères saisons* » est le résultat de quinze années d'hésitation, de tentatives avortées, et d'interrogation face à la pertinence d'un récit autobiographique. L'auteur livre le récit d'une sombre période de sa vie. Celle où il ne pouvait se figurer une vie sans alcool.

Etienne Schréder s'est vu décerné, pour « *Amère saison* », le Prix Carolus Quintus.

Ce prix récompense une BD pour son engagement social et sera remis lors du « Festival BD de Ganshoren-Bruxelles » le dimanche 25 mai 2008, organisé conjointement par les Centres culturels de Ganshoren.

pour apprendre aux garçons et aux filles à mieux vivre ensemble.

CHRONIQUE DE LA VIOLENCE ORDINAIRE (TJ2021-DVD)

Six mois d'enquête, deux ans de tournage, quatre films réalisés dans l'Oise (France). Le bassin creillois, où tous les indicateurs de la violence clignotent: violence urbaine, sexuelle, conjugale, sociale, délinquances et violences faites aux enfants. Victimes et prédateurs. Parfois les deux. Et l'envie d'en sortir, de reconstruire ces vies décousues. De la cité-jardin, devenue cité de non-droit, au Tribunal pour enfants, du couple qui se déchire au business des chéquiers volés, les histoires racontées dans ces quatre documents ne justifient ni le discours sécuritaire, ni l'angélisme de ceux qui ne vivraient pas là. D'où viennent ces violences ordinaires? Comment arrêter la spirale enclenchée? Un document édifiant !

Le racisme, la xénophobie sont souvent la signature d'incompréhensions, de peurs de l'autre.

L'ÉTRANGER... C'EST MOI ! (TJ3640 - 2002- VHS)

Cette valisette pédagogique propose trois thèmes de travail à partir de la vidéo: comprendre le parcours des personnes qui quittent leur pays (Qui sont-ils? D'où viennent-ils?...), l'identité, l'intégration. Les séquences présentées sont les suivantes:

Témoignages de Marie Noëlle Bouzet (belge) ; Pie Tshibanda (congolais) ;

Gaspard Kirombo (burundais) ; Khalid Tori (marocain) ; Catherine Lacirignola (italienne):

COUPABLE IDÉAL (TI8612- 2001 - DVD)

Une enquête dans les coulisses de la justice américaine à travers l'histoire d'un adolescent noir de quinze ans, Brenton Butler, accusé du meurtre d'une touriste blanche de 65 ans, en mai 2000 à Jacksonville (Floride). Alors que les forces de l'ordre, les médias et l'opinion publique s'accordent à faire du jeune un « coupable idéal », le film raconte le combat de son avocat pour défendre les droits de son client qui a signé des aveux après avoir été frappé par un inspecteur, risquant ainsi la prison à vie.

Note: Le film a été nommé Meilleur documentaire aux Oscars 2002 et a obtenu le Fipa d'argent 2002 (catégorie « Documentaires de création et essais »).

La maladie, le handicap sont aussi des notions qui génèrent des visions parfois tronquées de la réalité.

SANS PRÉJUGÉS... (de TL7811 à TL7819 -VHS)

est une série de 10 documents d'information générale ayant pour thème l'insertion socioprofessionnelle des personnes handicapées. Chaque document se présente comme une émission de plateau comprenant interviews et débats alternant avec des courts reportages et se terminant par une séquence info-pratique. ■

Les Cahiers de Prospective Jeunesse : titres parus

	N°	
1996	1	Pratiques judiciaires en matière de consommation de produits illicites
1997	2	Privé ou public : quels espaces de liberté ?
	3	Ecole et prévention (tome 1)
	4	Ecole et prévention (tome 2)
	5	Les situations des jeunes adultes (18 - 25 ans)
1998	6	Ecole et prévention (tome 3)
	7	La question du plaisir, le plaisir en question (tome 1)
	8	La question du plaisir, le plaisir en question (tome 2)
	9	La question du plaisir, le plaisir en question (tome 3)
1999	10	La question du plaisir, le plaisir en question (tome 4)
	11	Economie souterraine ou économie des exclus ? (tome 1)
	12	Economie souterraine ou économie des exclus ? (tome 2)
	13	Drogues et prison (tome 1)
2000	14-15	N° double — Drogues de synthèse : de la prévention des risques aux risques de la prévention (actes de la journée d'étude d'Eurotox du 3.12.1999)
	16	Drogues et prison (tome 2) et Eco. souterraine ou éco. des exclus (tome 3)
	17	Drogues et cultures
2001	18	Cannabis et autres drogues : la dépénalisation en questions (tome 1)
	19	Les alicaments : entre nutriments et médicaments
	20	Cannabis et autres drogues : la dépénalisation en questions (tome 2)
	21	Cannabis et autres drogues : la dépénalisation en questions (tome 3)
2002	22	La famille (tome 1)
	23	Le secret professionnel
	24	La famille (tome 2)
	25	Ecole (tome 1) : radioscopie du monde enseignant
2003	26	Monde du travail et psychotropes
	27	La réduction des risques (tome 1)
	28	La réduction des risques (tome 2)
	29	Ecole (tome 2) : à l'école des jeunes
2004	30	Contextes et consommations
	31	Santé et prévention : braderie ou promotion ?
	32	Actes du colloque « jeunes et alcool » du 18 mai 2004
	33	Le tabac
2005	34	Santé et communication : info ou intox ?
	35	Fête et psychotropes
	36	Pauvreté, contrôle social et (dé)stigmatisation (tome 1)
	37	Pauvreté, contrôle social et (dé)stigmatisation (tome 2)
2006	38	Enjeux de lois
	39	Dépendances : assuétudes, addictions, toxicomanies... ?
	40	Quand la prison s'ouvre... aux partenariats
	41	Soigner les usagers de drogues 1970-2006
2007	42	Parents-enfants : quand la justice s'en mêle
	43	Paroles de parents : soutien à la parentalité : les besoins
	44	Soutien à la parentalité : des ressources
	45	Précarité et travail en réseaux
2008	46	Représentations, préjugés, stéréotypes : des leviers pour agir

Sommaires : www.prospective-jeunesse.be/cahiers

Commandes : 02 512 17 66 ou cahiers@prospective-jeunesse.be

S

Editorial
Etienne CLÉDA

2

O

REPRÉSENTATIONS, PRÉJUGÉS, STÉRÉOTYPES, DES LEVIERS POUR AGIR

M

- Stéréotypes et représentations sociales de la drogue et de ses usagers 2
Sabrina Pierucci, Laurent Waroquier et Olivier Klein (ULB)

- Alcool et autres drogues: apprendre à distinguer le vrai du faux 10
Ludovic Hennard (Fédito)

M

- Usage de drogues : Norme pénale et représentations chez les jeunes 16
Bruno Valkeneers (Liaison Antiprohibitionniste)

- La dynamique de groupe au service des représentations 20
Damien Kauffman (prospective Jeunesse)

A

- Une charte de la tolérance née à Namur et Bye Bye les préjugés... 22
Monique Vassart, Pascale Frère et Vinciane Paoletti
(Coordination Sida Assuétude Namur)

- Parcours et construction identitaire d'adolescents évoluant dans une bande 24
Frédérique Purnelle (IPPJ de Braine le Château)

- Stéréotypes et préjugés... en images 31
Christel Depierreux (La Médiathèque)

I

R

E